

**Marie-Christine LEDECQ**

# **La vie quotidienne à Nivelles au début du XXe siècle**

**Témoignages oraux de Nivellois nés vers 1900**



*En juin 1981, Marie-Christine Ledecq, étudiante à l'École normale catholique de Nivelles, a présenté en vue de l'obtention du titre d'agrégée de l'enseignement secondaire inférieur en français-histoire un travail de fin d'études intitulé La vie nivelloise de 1900 à 1930. Ce travail de qualité prenait appui sur les souvenirs d'enfance et de jeunesse de huit Nivellois nés entre 1889 et 1906.*

*L'objectif était de mettre les techniques de l'enquête orale au service du cours d'étude du milieu, création récente de l'enseignement secondaire inférieur catholique. Il s'agissait de voir comment il était possible, en interrogeant des personnes âgées, de mieux connaître le vécu quotidien d'autrefois dans un milieu donné pour mieux comprendre les manières de vivre et de penser des gens de ce milieu aujourd'hui. La démarche était ambitieuse et l'étude du milieu, débutante, ne maîtrisait pas encore bien les procédés de l'investigation rétrospective. Les témoignages recueillis montrent « l'accélération de l'histoire » au cours du XXe siècle, mais apportent peu d'explications. Le plus souvent, c'est en évoquant ce qu'on ne possédait pas dans le passé et qu'on possède aujourd'hui que s'expriment les changements : « N'oubliez pas qu'à notre âge, dit un témoin, nous partons de la bougie pour passer à la lampe électrique et de la charrette pour arriver au Concorde. C'est fantastique l'évolution vécue par notre génération ».*

*Cependant, une lecture attentive des témoignages laisse entrevoir les raisons de l'évolution des manières de vivre et de penser des Nivellois au fil du siècle. En voici quelques exemples.*

- La population urbaine s'accroît et se diversifie avec l'arrivée de nouveaux habitants. Pour les accueillir, les promoteurs immobiliers érigent de grands immeubles collectifs et ouvrent des lotissements de villas dans les faubourgs et en périphérie. Les quartiers populaires, avec leurs habitudes de vie, leurs solidarités de voisinage, leurs traditions festives, etc., disparaissent peu à peu. Les nouveaux venus modifient aussi les mentalités. La bourgeoisie s'en protège en renforçant la distinction entre les véritables « Aclots », descendants des vieilles familles locales, et les simples Nivellois. Elle ouvre néanmoins ses sociétés culturelles aux « migrants » désireux de s'intégrer.*
- Le cadre de vie se transforme selon le renouvellement naturel du bâti, mais il est aussi très affecté par le bombardement de mai 1940. Celui-ci est l'occasion de repenser la topographie du centre-ville. Nivelles connaît alors une « hausmannisation » tardive. La reconstruction ne se fait pas à l'identique. La voirie est restructurée. Des rues sont créées, d'autres sont supprimées. Certaines voies de circulation anciennes sont élargies et leur tracé est rectifié. Les pittoresques ruptures d'alignement héritées du passé sont abandonnées. Priorité est donnée à la facilité de circulation. Des maisons ne sont pas rebâties, notamment autour de la collégiale Sainte-Gertrude, afin de dégager la vue. Une homogénéité de style est préférée à la diversité des volumes, des gabarits et des architectures des immeubles détruits. Un peu partout, la hausse du niveau de vie incite les gens à moderniser leurs habitations, souvent en altérant leur aspect externe. Des im-*

*meubles anciens de belle facture sont rasés sans état d'âme, notamment sur le flanc nord de la Grand-Place. Pour lutter contre l'insalubrité, les puits, les fontaines et les pompes sont mis hors service. Les maisons sont raccordées à l'eau courante et aux égouts. Les bras de la Thines, devenus les collecteurs principaux des eaux sales, sont voûtés.*

- *Les progrès techniques modifient les conditions matérielles de vie. L'éclairage électrique se substitue aux lampes à pétrole et aux becs de gaz. Les maisons bourgeoises s'équipent du chauffage central. Les premiers appareils électroménagers font leur apparition.*
- *Conditionnés en usine, les produits alimentaires de base, achetés autrefois à la ferme ou au marché, sont vendus en magasin. Les épiceries, crémeries, boucheries, boulangeries, etc. se multiplient. Bientôt concurrencées par les supermarchés, les grandes surfaces et les galeries commerciales, elles fermeront les unes après les autres, entraînant une désertification commerciale du centre-ville, désormais réservé aux entreprises de services et aux cafés-restaurants.*
- *Le prêt-à-porter met en difficulté les innombrables couturières à domicile et en atelier. Les filières d'enseignement spécialisées dans l'apprentissage de la fabrication des vêtements sur mesure perdent leur utilité. Les femmes ne renouvellent plus leurs toilettes au printemps et à l'automne, comme le voulait la tradition. Avec la décontraction des comportements et l'abandon du bien paraître en public, la distinction s'estompe entre le vêtement des jours de fête, dimanche compris, et celui des jours ordinaires. Le chapeau ne se porte plus et le métier de modiste périclité.*
- *La démocratisation de l'automobile, en facilitant les déplacements individuels, décourage l'usage des transports en commun. Vers 1900, les Nivellois circulent en train et empruntent les trams vicinaux. Certaines entreprises industrielles locales vivent de la fabrication du matériel roulant. Vers 1960, les lignes de tram sont désaffectées et l'offre se réduit dans les trains et les bus.*
- *Les professions liées au secteur économique des services remplacent la foule des petits métiers manuels. Les ateliers artisanaux du centre-ville ferment les uns après les autres. Il en va de même des moulins qui jalonnent les bords de la Thines. Des entreprises d'un nouveau type, souvent liées aussi au secteur des services, s'installent dans les parcs d'activité ouverts en périphérie urbaine.*
- *La vie festive est affectée par les transformations de la vie professionnelle. Les cafés, souvent voisins des lieux de travail et fréquentés par les ouvriers issus des mêmes métiers perdent leur clientèle. La venue de nouveaux habitants, l'anonymat, mais aussi la densité de la circulation routière ou encore l'évolution des loisirs mettent fin aux fêtes traditionnelles de quartier. Les grandes festivités se folklorisent : le carnaval copie Binche et le Tour Sainte-Gertrude devient un cortège historique. La guinguette et son bal champêtre sont remplacés par le dancing tandis que le théâtre populaire, si vivant autrefois, s'efface devant le cinéma.*
- *Les liens familiaux se distendent. Les familles larges résidant dans les mêmes quartiers, pratiquant les mêmes métiers, se visitant souvent, partageant les soucis et les peines se raréfient. Les enfants quittent les parents pour aller vivre ailleurs dès que les activités professionnelles l'imposent. Les familles de commerçants, qui se succédaient de père en fils et dont le nom attirait des clients de bien loin, ne sont plus qu'un souvenir.*
- *Par sa brutalité, ses déportations, ses exécutions, ses privations, la guerre de 1914-1918 marque durablement les mémoires. Elle modifie aussi certains comportements. De cette époque date, par exemple, l'usage de la carte d'identité individuelle.*

- *Les mœurs politiques, par contre, évoluent peu. Aujourd’hui comme hier, les partis se disputent le pouvoir à chaque élection avec une vigueur comparable.*
- *Forte de son offre scolaire et de ses internats, Nivelles attire des élèves d’un peu partout. Compensée par l’augmentation de la mobilité, la fermeture des internats modifie peu la situation. Nivelles reste jusqu’à nos jours une ville d’écoles.*
- *La transformation des techniques d’information (radio, télévision, ordinateur) entraîne la disparition des journaux locaux et des feuillets édités par les partis politiques, les paroisses et les sociétés culturelles. Seules survivent, naissent ou renaissent les publications à caractère commercial ou largement ouvertes à la publicité.*
- *Conséquences de la déchristianisation, de l’évolution des mœurs, de la hausse générale du niveau d’instruction, des espoirs déçus de voir l’Église s’ouvrir à la modernité, les lieux de culte si fréquentés autrefois se vident de leurs fidèles. Les religieux sont de plus en plus clairsemés dans les paroisses comme dans les couvents et les écoles confessionnelles.*

*Les témoignages recueillis par Marie-Christine Ledecq intéressent au premier chef les Nivellois, bien sûr, mais ils retiendront aussi l’attention des personnes simplement curieuses de mieux connaître les habitudes de vie dans nos régions au début du XXe siècle : manières de se loger, de se nourrir, de se vêtir, de se soigner, de se déplacer, de travailler, de se détendre, de participer à la vie sociale, de s’instruire, de prier, etc. Ces témoignages, dont la valeur s’est accrue avec le temps, sont restés confidentiels. Il semblait judicieux de les préserver de l’oubli, d’où cette publication.*

*Dans les pages qui suivent, seuls sont reproduits les témoignages oraux, sans la documentation contextuelle et l’analyse qui les accompagnaient. Ils le sont dans le strict respect des originaux. Toutefois, quelques retouches stylistiques ont été apportées aux textes afin d’en rendre la lecture plus uniforme et plus fluide, des notes ont été ajoutées pour faciliter la compréhension et la localisation des données.*

*Christian Patart,  
février 2017.*

Les renseignements fournis par les notes en bas de page proviennent principalement :

- de la mise en contexte des témoignages oraux figurant dans le travail de fin d'études de Marie-Christine Ledecq ;
- des ouvrages de Jean Vandendries *Nivelles l'industrielle depuis 1850* (1998) et *Nivelles à la sueur de ton front...* (2004) ;
- des commentaires de la brochure *Nivelles 1900-2000* (Confrérie de la tarte al djote, 2000) ;
- des commentaires de Georges Lecocq accompagnant les photographies de *Nivelles. Mémoire en images*, Stroud, Tempus, 2003-2009, 3 vol.

## La vie nivelloise de 1900 à 1930 : mille détails qui font l'histoire

Le mois de juin, c'est une (bonne) habitude, nous amène depuis plusieurs années de fort bons travaux de fin d'études à l'Institut de l'Enfant-Jésus de Nivelles. Celui de Marie-Christine Ledecq (deuxième langue maternelle-histoire) n'échappe pas à la règle. Il s'intitule *La vie nivelloise de 1900 à 1930*. Feuilletons-le ensemble.

« J'ai voulu par cet ouvrage (184 pages d'un format inhabituel du type « livre de poche » collection Kangourou...) <sup>1</sup> fixer une époque et recréer un climat. L'objet consiste en une étude basée sur huit témoignages vivants complétés par des documents écrits et iconographiques. »

Me Ledecq partait avec un handicap considérable : les archives de la ville ont été détruites pendant la dernière guerre et il est donc impossible qu'une part de subjectivité ne se soit pas glissée sous ses pas d'intervieweur. Heureusement, les témoignages recueillis (et enregistrés) se recou-

pent très souvent. Son étude, et c'est fort bien ainsi, revêt davantage un costume sur mesure qu'une confection banale même si plus « scientifique ».

Ceci dit, comment se présentait la vie à Nivelles entre 1900 et 1930 ? La famille ? Les « appareils ménagers » étaient plus rares que les lampes à huile (veilleuse, crasset) et que les poêles au charbon (de Louvain, les poêles, pas le charbon). Avant 1914, les rues offraient plusieurs pompes publiques pour pallier (déjà !) la carence d'eau courante dans les maisons.

Les quatre repas par jour étaient quasi rituels, à l'image du « quatre heures ». Asperges et chicons étaient rares aussi, le dimanche était le « jour du bouilli ». Les commerçants s'y connaissaient déjà pour gonfler leur gousset. Les œufs étaient-ils fort demandés ? On les augmentait de 0,01 franc à la pièce, mais c'était suffisant pour fomenter la révolution : « On aurait renversé les paniers... ».

Les spécialités ? Auriez-vous deviné que la tarte al djote était préparée par chaque mé-

---

1 La mise en page est au format A3 orientation paysage.

nagère ? On n'en trouvait pas dans les boulangeries et un des seuls endroits publics où on la dégustait était « Chez Zélie », rue de Mons : elle coûtait 0,50 franc. On appréciait aussi « l'oye », des pieds de porc découpés, cuits à l'étuvée et servis avec un grand choix de légumes.

La lessive ? Une fois par [mois], mais elle durait trois ou quatre jours, à l'image du repassage et du rapiècement. Un grand nettoyage annuel était nécessaire pour la fête de Pâques.

La santé ? Les Nivellois n'avaient guère recours aux services d'un médecin ; beaucoup se soignaient par eux-mêmes selon le principe de la médecine populaire. Le médecin était respectueusement considéré : il est vrai qu'il était une des rares personnes à voyager dans une voiture tirée par des chevaux...

### **L'enseignement des « renvoyés »**

Les écoles étaient fort nombreuses. Gardiennes au Béguinage, Sacré-Cœur et à l'officiel. Primaires au Béguinage, école des Frères, communale, Jeuniaux (pour les « renvoyés » des Frères et les enfants des familles réputées anticléricales). Les études secondaires ? Collège, Athénée pour les garçons, Enfant-Jésus et Sacré-Cœur pour les filles. Celles-ci pouvaient également suivre les cours de coupe : l'école des Demoiselles Pardonche (Mont-Saint-Roch) était payante, à l'inverse de l'Ouvroir.

Avant 1914, les ouvriers faisaient des journées de dix ou onze heures par jour : six jours par semaine, samedi compris, mais le lundi après-midi était libre. Les travailleurs étaient appelés les « faiseurs de lundi » : ils

ne dédaignaient pas de lever le coude à un rythme « appréciable »...

### **Enfants dans les rues...**

Colombophiles, joueurs le couillon ou de quilles avaient leur local favori tout comme les partis politiques ou les groupes de travail. Les bals du samedi soir se multipliaient, les cinémas étaient plus nombreux qu'aujourd'hui et le bassin de natation de « Chez Batisse », à la rue Samiette, était réservé certains jours aux dames, un autre pour les ecclésiastiques.

Heureux enfants : il pouvait impunément jouer dans les rues mais ce qu'il préférait, c'était aller aux « Prés Rase », là où la Yaya (devenue la Thines) était à ciel ouvert et où on nageait l'été et patinaït l'hiver.

Chaque quartier organisait sa ducasse annuelle : le bal était précédé de jeux populaires (mât de cocagne, course au sac ou à la brouette, bouloir, crosse, fer) mais la ségrégation sévissait : un Nivellois du centre se faisait chasser du faubourg de Charleroi et un Nivellois n'osait pas s'aventurer au bal d'Arquennes...

L'information locale était fournie par un crieur public muni d'une cloche... et d'une voix puissante. Les petits journaux locaux portaient un « label pamphlétaire ». Les partis politiques ne se faisaient pas faute de se combattre virulemment.

Au fond, y a-t-il beaucoup de changements ? Seuls les « Aclots » pourraient répondre à cette question qui ne faisait pas l'objet de cette « thèse »...

Jean VANDENDRIES, *La vie nivelloise de 1900 à 1930 : mille détails qui font l'histoire*, dans *Le Soir*, édition Brabant wallon, Bruxelles, 14 juillet 1981.

## LE CADRE DE VIE

### La ville et ses transformations

Nivelles avait la même étendue qu'avant la fusion des communes<sup>2</sup>. Si l'on fait abstraction des nouveaux buildings et de la cité de la Maillebotte<sup>3</sup>, les faubourgs étaient plus peuplés qu'aujourd'hui. Il y avait beaucoup de petites maisons (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

Il y a sur la Grand-Place, au pied de la rue de Saintes, un monument en forme de colonne. Il provient de la place de l'Abreuvoir<sup>4</sup>. Cette colonne était bordée par deux bacs dans lesquels de l'eau coulait pour donner à boire aux chevaux, d'où le nom de cette place. Tous les transports utilisaient alors des chevaux. Ceux-ci trouvaient là de l'eau claire pour se désaltérer. Quand on était enfant, on y allait boire aussi.

Sur la Grand-Place se situaient l'hôtel de ville, le bureau de police, la caisse d'épargne [communale]. Les intérieurs de ces bâtiments étaient en bois. C'est pour cela que tout a brûlé si facilement lors du bombardement de mai 1940.

Sur la place Tinctoris<sup>5</sup>, il y avait la cure, en face de la maison des demoiselles Wiringer<sup>6</sup>. Nivelles comptait beaucoup de maisons patriciennes. Dans une petite impasse, il y avait une succursale de la Banque Nationale. À côté du Café des Arts, où est aujourd'hui l'entrée de la rue Seutin, commençait la rue de Soignies. Je dois souvent réfléchir pour me rappeler comment c'était avant<sup>7</sup>, car cela a bien changé. Derrière la rue Sainte-Gertrude, il y a la rue des Brasseurs<sup>8</sup>. Celle-ci se prolongeait par une petite rue appelée rue du Haubergeon. Tout près était le magasin de Zélie<sup>9</sup>, la spécialiste de la tarte « al djote<sup>10</sup> ». Il n'y avait que là qu'on en vendait. Le bâtiment existe encore (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

---

2 Cette fusion date de 1975.

3 Quartier d'habitations à vocation sociale construit après la Deuxième Guerre mondiale en périphérie nord-est de Nivelles.

4 La place de l'Abreuvoir, au sud-est de la Grand-Place de Nivelles, en haut de la rue de Saintes, porte encore son nom. Elle vient d'être réaménagée en 2016 et l'ancien abreuvoir y a été remonté.

5 La place Tinctoris, du nom latinisé du musicien nivellois Jean Teinturier (1445-1511), n'existe plus. Elle occupait l'emplacement de l'actuel rond-point de l'hôtel de ville.

6 Cette maison était située à l'emplacement de l'actuelle salle des fêtes communale (Waux-Hall).

7 Le témoin fait allusion au bombardement du 14 mai 1940 par l'aviation allemande. Ce bombardement a incendié la collégiale Sainte-Gertrude et de nombreuses maisons d'alentour. Après la guerre, la reconstruction ne s'est pas faite à l'identique, mais avec la volonté de moderniser la topographie du centre-ville. Plusieurs rues principales ont été élargies et leur tracé a été rectifié tandis que des rues secondaires étaient supprimées : bref, une « hausmannisation » tardive.

8 La rue Sainte-Gertrude s'ouvre au sud de l'avant-corps de la collégiale de Nivelles. La rue des Brasseurs lui est perpendiculaire et se dirige vers le nord-est en traversant une petite place dite du Haubergeon.

9 Zélie Taminiau tenait une taverne sur la Grand-Place, à l'angle du débouché de l'ancienne ruelle du Haubergeon.

La rue de Soignies et la rue Seutin<sup>11</sup> n'ont plus le même tracé qu'autrefois. Les deux rues étaient parallèles et se rejoignaient près de la Grand-Place. Là où se situe aujourd'hui l'entrée de la rue de Soignies, il y avait une place : la place Tinctoris. La rue de Charleroi<sup>12</sup>, elle aussi, ne suit plus le même itinéraire qu'avant (Mme M., couturière, née en 1901).

## La voirie

Les rues à Nivelles étaient toutes pavées, même les trottoirs, qui étaient un peu surélevés par rapport à la chaussée. C'est le riverain qui devait enlever les orties de son trottoir. La ville s'occupait juste des abords de la collégiale. Il y avait des femmes payées par la ville qui enlevait les mauvaises herbes avec un crampon<sup>13</sup>. Les pavés, on les appelait des « t'chapias boules<sup>14</sup> » (Mr J., ouvrier, né en 1906).

## L'éclairage public

L'éclairage au gaz existe depuis la fin du siècle passé<sup>15</sup>. Les rues étaient éclairées au gaz. Un homme était chargé d'allumer les becs de gaz. Vers 1910-1912, on a installé un éclairage électrique, mais les lampes étaient au charbon. Elle n'éclairait pas tout de suite. On allait se placer en dessous et on disait : « Elle rougit, elle rougit ». Sur la Grand-Place, il y avait donc un éclairage par lampes à arc. Une lampe à arc est une grosse lampe avec un régulateur. À l'intérieur, il y a deux charbons, un en creux et l'autre en relief, et entre eux, il y a un arc. Cela donne un très fort éclairage. Le malheur, c'est que le réglage n'était pas toujours au point. Lorsque les charbons étaient trop éloignés, la lampe s'éteignait. Les lampes étaient suspendues à des fils qui traversaient la Grand-Place. Vers 1926-1930, les bureaux de dessins étaient encore éclairés comme cela. C'était le plus bel éclairage de l'époque (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

L'éclairage électrique date de 1908, mais je n'en suis pas sûr. Avant, il y avait des becs de gaz en ville. Quand on a mis l'électricité, il y avait des grosses lampes au charbon. Tous les jours, il fallait descendre la lampe et changer les crayons de charbon. Il y avait des lampes qui mettaient 10 minutes pour s'allumer. Quand on était gosse, on disait : « Elle rougit, elle rougit » (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

- 
- 10 La tarte « al djote » est la spécialité culinaire la plus connue de Nivelles. C'est une tarte salée, à base de fromages et de légumes.
- 11 Ces deux rues partent du parvis de la collégiale Sainte-Gertrude.
- 12 La rue de Charleroi commençait au pied de l'actuelle rue de Saintes, qui n'existait pas.
- 13 Un grattoir.
- 14 Wallon : « chapeaux melon ».
- 15 Le XIXe siècle.

## Les habitations et leurs équipements

On vivait dans la cuisine, [qui était] une cuisine-living, pas un laboratoire où ces dames font leur mystère comme aujourd'hui. Le fourneau était un poêle de Louvain ou autre. Il y avait toujours quelque chose qui chauffait dessus : de l'eau et un pot de terre avec du café, les thermos n'existaient pas encore. Pour passer le café, on utilisait un ramponneau : filtre en coton qui avait la forme d'une chaussette.

En 1900, il n'y avait plus de problème d'eau courante. La distribution existait déjà un peu partout<sup>16</sup>. L'accès à l'eau n'était pas dans la cuisine, mais plus souvent dans une arrière-cuisine. C'était une sorte de cour vitrée où l'on avait de l'eau et où l'on faisait la vaisselle. Les robinets existaient déjà pour l'eau potable. Par contre, pour l'eau de pluie, c'était une pompe à main, car il n'y avait pas de pompe électrique. Il y avait parfois un évier blanc, mais la plupart des éviers étaient [encore] en pierre bleue. Par après sont venus les éviers en émaillé blanc.

En ce qui concerne le chauffage, on ne chauffait pas toute la maison, mais seulement la cuisine. Le dimanche, on allumait un feu dans le salon. Chez certaines personnes, on n'allumait le feu dans le salon, appelé aussi « pièce de devant », qu'une fois par an, à la nouvelle année. Le chauffage était au charbon. Je me souviens qu'à la soirée tout le monde entourait le poêle et, dans le noir, avec comme seule lueur la rougeur du feu, on se racontait des histoires. Cela donnait une ambiance particulière et familiale que seuls ceux qui l'ont vécu peuvent apprécier. En 1912, nous avons eu le chauffage central. Nous étions les troisièmes à Nivelles. Ce chauffage fonctionnait au charbon, mais rien d'autre ne le différenciait du chauffage central actuel. Il fallait l'alimenter deux fois par jour. Les radiateurs étaient en fonte comme maintenant. Le chauffage au gaz n'existait pas. Pendant la guerre, le charbon a fait défaut. On allait en chercher avec un « pousse-cul<sup>17</sup> » ou des charrettes tirées par des chevaux au charbonnage de Mariemont. Le charbon coûtait alors horriblement cher.

Avant l'électricité, voici comment on s'éclairait. Dans la chambre à coucher, on utilisait une veilleuse, petit vase rempli de cire dans laquelle trempait une mèche. Pour se déplacer d'une pièce à l'autre, on disposait d'un crasset en cuivre composé d'un pied surmonté d'un réservoir d'huile d'où sortait une mèche. Dans les pièces, la lumière provenait d'une lampe à huile ou « lampe belge », inventée à Namur. Cette lampe possédait une vis avec un bouton qu'on tournait pour faire monter ou descendre la mèche. Quand on montait la mèche trop haut, le quinquet « filait », c'est-à-dire qu'une fumée se dégageait et noircissait le verre. On devait attendre qu'il refroidisse pour le nettoyer. Vers 1918, on s'éclairait avec une lampe à pétrole dont le réservoir était surmonté d'un bec équipé d'un verre sur lequel se plaçait un abat-jour. Il existait aussi, à cette époque, ce qu'on appelait une « suspension », c'est-à-dire une lampe à pétrole fixée au plafond. Certaines étaient mobiles. Dotées de cordes, de poulies et de contrepoids, elles pouvaient monter et descendre pour approcher ou éloigner la lumière.

En ce qui concerne l'éclairage au gaz, il y avait le bec papillon, un simple bec avec une pièce munie de deux trous. Le bec Auer<sup>18</sup> avait un tuyau et une pièce munie d'un trou au lieu de deux et un manchon. Le manchon était une pièce en sel<sup>19</sup> de 2 cm de diamètre. La flamme brûlait à l'intérieur. Le manchon était incandescent et donnait une belle lumière blanche. Ce

---

16 Ceci est vrai des quartiers bourgeois. Dans les quartiers populaires, beaucoup s'approvisionnaient encore à des bornes fontaines publiques.

17 Expression patoisante : « charrette à bras ».

18 Du nom de son inventeur, l'Autrichien Carl Auer Freiherr von Welsbach (1858-1922).

19 Le manchon était recouvert d'un tissu imprégné d'oxydes de terres rares (cérium, thorium, yttrium).

manchon était très fragile et très mince. Cela avait l'apparence d'une pièce tissée, comme si on avait mis du sel mouillé sur du feutre.

L'huile n'était plus beaucoup employée en 1914. C'était avant 1910. Le pétrole a été employé jusqu'en 1918. Le gaz a commencé à la fin du siècle dernier<sup>20</sup>. L'électricité était employée vers 1910 pour l'éclairage des rues et vers 1912 dans les maisons nivelloises. Pendant la guerre de 1914, on a installé l'électricité dans les maisons qui ne l'avaient pas encore. Les compteurs étaient des sortes de tirelires dans lesquelles on mettait 0,10 fr et quand la lumière s'éteignait il fallait remettre une pièce (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

La cuisinière se perfectionnait d'année en année. On a eu d'abord celle en tôle qu'il fallait « biner<sup>21</sup> » : on était très noir quand on avait fini. C'était l'orgueil d'une femme d'avoir un poêle qui luisait bien. Après, on a eu des cuisinières émaillées. Cela allait un peu mieux. Puis, on a eu des cuisinières avec un petit four. Après, il y a eu des cuisinières mixtes, moitié gaz, moitié charbon.

Avant 1914, dans beaucoup de rues, il y avait une pompe publique, car il n'y avait pas l'eau courante dans les maisons. Ce n'est qu'après la guerre de 1914 que l'eau courante est devenue obligatoire. Chez nous, avant la guerre, il y avait déjà l'eau courante.

Le chauffage, c'étaient des poêles à charbon. On ne connaissait pas les feux continus. On prenait du charbon tout-venant. C'étaient des gros morceaux qu'on concassait et on mouillait la poussière pour la mettre dans le feu. Quand on voulait activer celui-ci, on mettait des gaillettes. Après 1914, on a commencé à avoir des feux continus.

En 1912, à l'imprimerie<sup>22</sup>, mon père a placé le chauffage central pour l'atelier et pour la maison. Les gens l'ont critiqué en disant : « Mais pour qui se prend-il ? ». Il a répondu que ce n'était pas pour lui mais pour les ouvriers et les machines. Quand la machine a froid, elle ne tourne pas bien et l'ouvrier qui est près du poêle a trop chaud tandis que celui qui est au fond de l'atelier a froid.

Vers 1908, me semble-t-il, il y avait des becs de gaz en ville. À l'imprimerie, il y avait aussi l'éclairage au gaz. C'est même à cause de cela qu'il y a eu un accident de travail. Il y a eu une explosion et un ouvrier a eu un bras arraché. L'inspecteur du travail a dit que les machines étaient trop près du gaz. Il a voulu qu'on supprime une machine ou qu'on déménage. Quand on a déménagé et qu'on s'est installé au boulevard des Archers, en 1912, mon père a dit qu'on mettait l'électricité partout<sup>23</sup> (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

Avant 1914, on avait l'eau courante dans les maisons, et même l'électricité. Il y avait donc l'électricité, mais pas dans toute la maison. Seules les pièces principales avaient une lampe avec abat-jour en verre ou en opale. Les pièces où l'on travaillait étaient pourvues d'une lampe à contrepoids qui permettait de rapprocher la lumière du plan de travail.

Il y avait très peu d'appareils ménagers électriques. Pas de fer à repasser électrique, pas de mixeur. Vers 1936, la Société d'électricité d'Oisquercq (Tubize) a installé des appareils électriques dans une salle d'exposition de la rue des Brasseurs. Elle y exposait les premières cuisinières électriques, des fers à repasser, des gaufriers, des grille-pain (Mme M., couturière, née en 1901).

---

20 Le XIXe siècle.

21 Expression inconnue, probablement reprise au langage horticole : « gratter et, par extension, frotter, faire briller ».

22 Le père du témoin était imprimeur.

23 Lire : « a décidé de mettre l'électricité partout ».

Pour l'approvisionnement en eau, nous n'avions qu'un puits dans notre métairie, pas d'eau courante. Pour se chauffer, on faisait brûler du bois et on avait un poêle à charbon (Mme C., fermière, née en 1901).

## LES HABITUDES DE VIE

### Les repas

On prenait quatre repas. Il y avait le goûter. On mangeait toujours à quatre heures. Donc, petit-déjeuner le matin, dîner à midi, goûter à quatre heures et souper à sept heures. Les [horaires des] repas étaient plus réguliers qu'à l'heure actuelle. Ils étaient réglés par le travail, mais c'était plutôt régulier. On ne mangeait pas de la viande tous les jours, même dans les ménages qui n'étaient pas malheureux. La nourriture était plus simple. On mangeait du lard. On faisait des « stotjes » : sorte de pot-au-feu mélangeant du lard, de la viande, des légumes et des pommes de terre. Le choix des légumes était comme maintenant<sup>24</sup>, à quelques exceptions près. Par exemple, on n'avait pas souvent des chicons<sup>25</sup> et des asperges, c'était le tout grand luxe. On n'avait des oranges qu'à la Saint-Nicolas. On consommait les légumes qu'on cultivait dans les jardins (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

Il existait quelques petits maraîchers à Nivelles, trois ou quatre. Il y avait le grand marché du samedi, mais ce n'était pas comme maintenant. Il n'y avait que des fruits et légumes, des œufs et pas d'articles textiles comme maintenant. On avait des légumes frais tous les jours. On n'en vendait pas dans les magasins comme maintenant. Il y avait du meilleur que maintenant. Les viandes étaient achetées chez le boucher bien plus fraîches que maintenant. On avait d'autres façons de se nourrir. Pas de pain le soir, mais des légumes, des pommes de terre et quelquefois un petit morceau de lard ou une sauce au lard. Le dimanche, on soupait avec du jambon ou de la tarte. Aux grandes fêtes, le dimanche midi on faisait du bouillon et on mangeait le bouilli le soir avec des choux. J'ai souvent dîné chez mes grands-parents aux grandes fêtes. Aux fêtes, on faisait du cacao ou du riz. On faisait aussi des couques<sup>26</sup> suisses : pâte que l'on cuit à l'eau et que l'on mange arrosée de beurre et de sucre. Parfois des gaufres ou des râtons<sup>27</sup>. Au Nouvel An, c'était la fabrication des galettes. On n'achetait ni bonbons, ni biscuits. On mangeait une galette<sup>28</sup> avec une petite goutte<sup>29</sup> ou un verre de vin (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

Le matin : pain, beurre, café frais fait par la maîtresse de maison. Celle-ci moulait son café à la main. Elle mettait dans un sac en toile de jute son café et sa chicorée. Généralement, la maîtresse de maison faisait elle-même sa chicorée. Elle cuisait les racines dans une platine à tarte, sur le feu. Le pain était fabriqué par la maîtresse de maison. On mangeait de la confi-

---

24 Lire : « la variété des légumes était comparable à celle d'aujourd'hui ».

25 Belgicisme : « endives ».

26 Belgicisme : « brioches ».

27 Expression inconnue : « crêpes ».

28 Belgicisme : « gaufres ou gaufrettes ».

29 Belgicisme : « genièvre ».

ture, par exemple. À midi, cela dépendait : du potage préparé avec des légumes du jardin, un morceau de porc, du lard ou du jambon, des pommes de terre et des légumes. À quatre heures, c'était comme au matin. Le soir, c'était le restant du midi. On faisait rissoler les patates avec de la graisse et on mangeait cela avec du pain. Jamais de dessert, sauf de la tarte pour les grandes fêtes. Pour les grandes fêtes, on avait généralement de la poule avec une sauce blanche et des champignons. On avait de la salade, si c'était la saison : salade de blé, choux rouges râpés ; parfois des croquettes, mais des frites on n'en mangeait pas beaucoup, peut-être une fois par semaine. Comme dessert, on avait de la tarte aux fruits, des pommes, des cerises. Le soir, on soupaît avec de la tarte au riz et à la semoule, toujours avec du café. Dans certaines maisons riches, on buvait du vin, mais il n'y en avait pas chez nous. L'apéritif était inconnu. Quand on voulait recevoir, on offrait du Chassart<sup>30</sup> ou des alcools faits à base de fruits par la maîtresse de maison. On faisait des gaufres deux ou trois fois par an, en hiver. On en faisait le soir pour souper (Mme M., couturière, née en 1901).

On mangeait beaucoup de pain chez nous. On mettait les oignons sur les tartines ou des petites betteraves. Cela nous semblait bon. On mangeait aussi des cuisses de grenouilles qu'on allait chercher nous-mêmes (Mr J., ouvrier, né en 1906).

Il y avait des légumes de saison. Tous les jours, on mangeait du cochon. Le soir, on avait de la soupe de bière avec des « mastelles<sup>31</sup> » et du lait chaud. Le dimanche, on avait du bouillon et une tranche de « spiering<sup>32</sup> ». Jour de fête, on avait du bouilli (Mme C., fermière, née en 1901).

On mangeait du pain, des pommes de terre, des légumes, comme maintenant. Il n'y avait pas de la viande comme maintenant. Le dimanche, on avait du bouilli. On mangeait des « stotjes » : un mélange de légumes avec un morceau de lard ou de gras de cochon. On mangeait des œufs qu'il fallait aller chercher à la ferme. Mais c'était un superflu pour nous. C'était rare (Mr G., ardoisier, né en 1889).

On n'avait certainement pas autant de choix de produits qu'actuellement. On mangeait comme maintenant, je crois. Moi, j'étais difficile pour la nourriture. Je n'aimais ni la viande, ni les légumes, et je complétais toujours mes repas par une ou plusieurs tartines de confiture. Les fruits étaient les fruits de saison. Le 13 juin, je me rappelle, c'était la fête de mon grand-père, toute la famille se rassemblait pour cette occasion et on mangeait des fraises. C'était un événement. J'allais moi-même chercher les fraises chez un maraîcher (Mme J., institutrice, née en 1905).

## **Le prix des aliments**

Vers 1910-1912, le pain coûtait de 0,55 fr les 2 kg. Le prix du lait était plus ou moins de 0,20 fr le litre et celui du beurre de 1,80 fr ou peut-être 2,80 fr. Un œuf se vendait 0,06 ou 0,07 fr. Ceci pour les œufs du marché. Quand la demande était trop importante au marché, les vendeurs augmentaient leurs prix de 0,01 fr, c'était alors la révolution, on aurait renversé les

---

30 Genièvre fabriqué par la distillerie de Chassart (Fleurus).

31 Petites brioches sucrées.

32 Côtelettes de porc.

paniers d'œufs. Le pain, chez nous, était livré par la boulangerie « Le Bon Grain<sup>33</sup> ». En 1935, le pain coûtait 1,20 fr et le lait 1,80 (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

Voici le carnet de dépenses que ma mère a tenu avant 1914 : semaine du 8 au 14 juin 1913. Lait Plasman<sup>34</sup> : 1,40 fr pour sept jours. Pain : 15 fr, mais on restait parfois longtemps sans payer, car mon grand-père était boulanger et il ne voulait pas compter pain par pain. 5 kg de poires : 0,50 fr. Macaronis et fromage : 1 fr. 6 œufs à 0,14 fr. 2 kg de pommes : 0,80 fr. Lait : 0,20 fr le litre. Café et chicorée : 190 fr, mais je ne sais pas pour quelle quantité.  $\frac{3}{4}$  de kilo de viande de porc : 1,75 fr. Soupe : 0,35 fr. À cette époque, des marchands de soupe circulaient dans les rues. Café : 1,30 fr le kilo. Tomates : 0,40 fr. Oranges : 0,50 fr. Un céleri : 0,10 fr. Poisson : 1 fr. Un sac à café : 0,10 fr. Biscottes : 0,20 fr. On vendait les œufs par quarteron (26 œufs) ou par demi-quarteron. Dans ce cas, on disait qu'on avait 13 œufs à la douzaine. Généralement, le marchand mettait un treizième œuf dans son demi-quarteron, au cas où il y en aurait un de mauvais. C'était une rawette<sup>35</sup> (Mlle H., secrétaire, 1899).

Une demi-gueuse coûtait 1,50 fr dans un café de la rue de Charleroi. La gueuse spéciale, qui était conservée longtemps en cave, coûtait, elle, 2,50 fr (Mr J., ouvrier, né en 1906).

J'allais chercher des œufs à la ferme de Willambroux<sup>36</sup>, chaussée de Mons. Cela coûtait 0,60 fr par quarteron de 25 ou 26 œufs. Un bouilli coûtait 0,60 fr. Un seau de lard gras coûtait 0,10 fr. C'était la graisse qu'on mettait sur les tartines. Un grand pain de 2 kg coûtait 0,40 fr. Les pains étaient généralement grands à cette époque (Mr G., ardoisier, né en 1889).

On allait cueillir les cerises et on les vendait 0,05 fr le kilo. On vendait les poires 4 fr les 100 kg. Ces poires, on les conduisait à la fabrique de sirop à Arquennes. Avant 1914, pour parler de petite monnaie, on disait : un gigot, qui valait un centime ; une cenne, qui valait deux centimes ; un liard, qui valait aussi deux centimes ; un mastoc, qui en valait cinq ; le gros sou, qui valait dix centimes (Me C., fermière, née en 1901).

## Les lieux d'approvisionnement

Avant 1914, il y avait déjà un marché hebdomadaire le samedi. Il existait depuis des siècles. Il y avait le coin du marché aux œufs devant la collégiale. Il y avait le coin du marché aux fruits et légumes, le coin du marché au bétail où on vendait des cochons. À cette époque, on ne vendait pas de loques<sup>37</sup> comme maintenant. Il y avait aussi un marché quotidien, beaucoup plus petit. Cinq ou six personnes s'y tenaient avec quelques tréteaux et y vendaient de la soupe, des légumes, du fromage et des œufs. Mais le grand marché, c'était le samedi, comme maintenant. On achetait aussi la nourriture dans les petits magasins particuliers. Les grandes surfaces n'existaient pas encore. Nous habitions rue Seutin et il n'y avait pas de petits magasins près de chez nous. Il fallait aller rue de Mons ou rue de Soignies. On y trouvait de tout (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

---

33 Boulangerie industrielle située à Morlanwelz.

34 Il s'agit vraisemblablement du nom de la ferme d'où provenait ce lait.

35 Belgicisme : « petit surplus ».

36 Chaussée de Mons, près du centre commercial.

37 Belgicisme : « textiles ».

Les légumes frais, on n'en vendait pas dans les magasins comme maintenant. Les viandes étaient achetées chez le boucher. Il y avait le marché. C'est après la guerre de 1914 que le marché est devenu ce qu'il est aujourd'hui<sup>38</sup>. Au début, on appelait ce marché, le marché de La Louvière, parce que dans cette localité il y avait déjà un marché de ce type. Il y avait assez bien de petits magasins à Nivelles : bouchers, épiciers, etc. Le lait en bouteille n'existait pas. Le fermier ou son domestique le portait à domicile. Nous autres, nous prenions notre lait à la ferme Compère<sup>39</sup>. Le beurre, les œufs et les pommes de terre, c'était aussi le fermier qui nous les apportait (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

Il y avait beaucoup de petits magasins d'alimentation. Nivelles était une ville très commerçante (Mr J., ouvrier, né en 1906).

Nous étions fermiers et nous avons vendu notre fromage à partir de 1915. On vendait notre fromage aux particuliers. On n'achetait presque pas de nourriture, car on cultivait tout nous-mêmes. On mangeait nos cochons et les légumes de notre jardin (Mme C., fermière, née en 1901).

On allait chercher les fruits chez quelques maraîchers qui [en] cultivaient au Mont-Saint-Roch. C'étaient de grandes propriétés où l'on cultivait des fraises ou des légumes quand la saison le permettait. Les maraîchers vendaient leur production sur les marchés qui se tenaient le mardi, le jeudi et le samedi. Ce dernier était le plus important. Il était divisé en différents coins<sup>40</sup>. Il y avait le coin des fruits, des légumes et de la crèmerie près de l'avant-corps de la collégiale. Il y avait le marché au bétail, installé à l'endroit où se situe l'entrée actuelle du cloître. Là, il y avait des piquets pour attacher les porcs. On vendait des poules et des lapins au square Gabriel Petit (Mme J., institutrice, née en 1905).

## **La conservation des produits**

On mettait les œufs dans un grand pot en grès et on les recouvrait d'un mélange d'eau et de sel. Cela formait une espèce de chaux visqueuses. Le beurre se conservait à la laiterie pendant l'été parce qu'il coûtait un peu moins cher qu'en hiver. Le bénéfice réalisé était d'environ 0,10 fr sur le beurre. Les haricots princesses étaient aussi conservés dans de la saumure. Il fallait les dessaler avant de les préparer. Je crois qu'en 1914, les conserves en boîte existaient déjà, mais on aurait montré du doigt celui qui en mangeait tout le temps (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

On ne faisait pas beaucoup de réserves à l'époque parce qu'on n'avait que les caves. On ne connaissait pas les frigos. On ne faisait pas de conserve. Ce qu'on faisait le plus, c'était saler. On ne connaissait pas encore en 1914 les procédés de conservation par stérilisation (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

On faisait de la saumure pour conserver le beurre. Il fallait 1 kg de sel pour 10 kg de beurre (Mme C., fermière, née en 1901).

---

38 C'est-à-dire un marché où l'on vend aussi des articles non alimentaires.

39 La ferme Compère était située rue Fief de Rognon.

40 Lire : « espaces réservés ».

## Le pain

Il y avait beaucoup de moulins Nivelles à cette époque. Le moulin Pierrart<sup>41</sup>, par exemple. Il y avait aussi le moulin Trinette<sup>42</sup>, à La Rochelle. Les moulins moulaient les récoltes des fermiers. Ceux-ci prenaient dans leurs récoltes ce dont ils avaient besoin pour nourrir leur famille et leurs bêtes et vendaient le surplus aux moulins. Ils vendaient aussi aux meuniers du maïs et du son. Les meuniers vendaient aux boulangers. Ils vendaient aussi aux fermiers qui n'avaient pas une bonne récolte. Ils leur faisaient crédit toute l'année. Les moulins se trouvaient toujours le long des rivières. Les meuniers faisaient un barrage et la pression de l'eau actionnait une roue à aubes. Les moulins ont disparu parce que l'eau donnait certains problèmes. Quand l'année était sèche, il n'y avait pas beaucoup d'eau. Souvent le meunier devait se lever la nuit pour profiter de la pluie. Puis il y a eu la force motrice électrique qui permettait de moudre en tout temps. De grosses sociétés sont venues avec des engrais, les récoltes sont devenues trop abondantes et les petits moulins n'étaient plus équipés pour faire de la farine pure blanche comme dans les grands moulins. La farine était grise à cette époque dans les petits moulins. Or, les gens voulaient de la triple zéro<sup>43</sup> et les petits moulins ne savaient faire que de la simple zéro.

Chacun préparait son pain et le portait chez le boulanger pour le faire cuire. On achetait sa farine chez les meuniers : nous, c'était chez Pierrart. On la mettait dans le grenier avec un gros bâton rond dedans pour permettre l'aération de la farine et empêcher qu'elle ne file<sup>44</sup>. Certains boulangers venaient à domicile enlever les pâtons puis les ramener suivant rémunération. Chacun avait sa propre façon de faire le pain. Je tiens ma recette de ma mère, qui elle la tenait de sa mère et ainsi de suite. Nous portions notre pain chez Baud, rue de Soignies. On n'avait pas encore de four. On a eu un four en 1940. C'était un four en tôle. La maman préparait la pâte, le boulanger venait la chercher, mais il fallait que les enfants attendent longtemps et ils n'aimaient pas ça. Alors, la maman tirait de sa pâte des petits morceaux qu'elle faisait cuire sur sa cuisinière pour les enfants. Cela s'appelait des panots<sup>45</sup> (Mme M., couturière, née en 1901).

Mon cousin était boulanger. Il allait porter le pain de maison en maison (Mr J., ouvrier, né en 1906).

## Les spécialités culinaires nivelloises

La tarte « al djote<sup>46</sup> », je l'aime bien. Il y a 60 ans, on n'en trouvait pas couramment en pâtisserie. Il y en avait dans les ménages. On en vendait uniquement chez Zélie, rue de Mons, où on allait en manger en famille : elle coûtait 0,50 fr. On y rencontrait souvent des amis plutôt bourgeois. À partir de la Toussaint, il y avait les « doubles<sup>47</sup> ». En ce temps-là, il y avait

---

41 Au faubourg de Soignies, à l'ouest du centre-ville.

42 Au faubourg de Soignies également, dans le hameau de La Rochelle.

43 La farine la plus pure.

44 Dans le sens de « se gâter ».

45 Sens inconnu : « pâtons » ?

46 Au sens étroit, « la tarte aux choux » (le wallon djote signifie « chou » en français).

47 Les doubles sont une autre spécialité culinaire nivelloise. Elles se composent d'une double crêpe renfermant du fromage.

moins de légumes en hiver et on séparait la tarte « al djote » en deux : une partie avec les légumes et une partie au fromage. C'était aussi bon. Récemment, on s'est mis à faire des tartes « al djote » dans les cafés de la Grand-Place, puis un peu partout. C'est dommage, car il y a des endroits où elles ne sont pas fameuses.

Il y avait d'autres plats nivellois. « L'oye », par exemple, est un pied de porc cuit à l'étuvée avec toutes sortes de légumes. Les « canestias<sup>48</sup> » sont des espèces de mastelles<sup>49</sup> dures qu'on distribuait jadis à l'hôpital, à l'occasion de certaines fêtes. Il y avait les mastelles du type Hal et du type Nivelles. Une mastelle ressemble à une brioche, à un petit pain sucré. Il y avait deux boulangers qui faisaient des mastelles type Nivelles, mais ils n'ont jamais voulu révéler leur secret. C'est pour cela qu'on n'en fait plus aujourd'hui. Les mastelles avaient un goût de cannelle. C'était très bon avec du cacao ou du chocolat (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

La tarte « al djote » était faite avec du fromage blanc égoutté, pressé et qu'on avait laissé engraisser. C'est ce qu'on appelle la « betjée ». On ajoutait un œuf, du persil, un oignon, des bettes hachées et on mettait cuire. On mangeait la tarte en buvant une gueuse. Il n'y avait pas d'autres spécialités à Nivelles. On trouvait la tarte « al djote » chez Zélie, mais on en faisait souvent soi-même. Quand on faisait de la tarte, on faisait aussi de la « djote ». Les vrais bourgeois la mangeaient en buvant du vin de Bourgogne (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

Je vais vous parler de la tarte « al djote », puisque c'est chez nous qu'on fait encore le fromage. Le lait est donné par nos quatre vaches. Il est d'abord écrémé. Le petit-lait est alors versé dans des cruches en grès. On y met de la présure pour éviter que le fromage ne colle et pour qu'il puisse fermenter. Quand le fromage est prêt, il faut le chauffer dans des bassines sur un feu doux. Il devient dur, puis on le met dans des étamines pour égoutter. Après, on met les boules entre deux planches pour les presser. Cela fait, on émiette le fromage et on le recouvre pendant deux à trois jours, mais cela dépend du temps qu'il fait. Quand il fait très chaud, il faut retourner le fromage jour et nuit (Mme C., fermière, née en 1901).

## Les lessives et les nettoyages

Avant 1914, on lavait le linge dans de grands baquets avec du savon noir et à la main. Il existait déjà une machine à laver. C'était une sorte de tonneau avec un robinet de vidange. Il était fermé par un couvercle en bois sur lequel se fixait perpendiculairement un bâton. Au bout du bâton, il y avait une espèce de batteur en bois. Au-dessus du couvercle, le bâton était muni d'un manche. On actionnait la machine à deux. La première le lançait, l'autre le relançait et on battait le linge comme cela. Il fallait 20 à 25 minutes de battage. Vers 1920, les entreprises Havaux<sup>50</sup> ont fabriqué une machine équipée d'un moteur électrique. C'était déjà plus pratique. Nombre de femmes dégraissaient les endroits où le linge était fort sale en utilisant une brosse en chiendent et du savon noir. On mettait de l'eau à chauffer et, quand elle était bien chaude, on la versait dans la cuve. Il fallait 100 à 120 litres d'eau, soit une douzaine de seaux contenant de préférence de l'eau de pluie, car elle dégraissait mieux. On ne lavait qu'une fois par mois. La fierté des ménagères, c'était de dire : moi, je ne fais la lessive qu'une

---

48 Biscuits appelés aussi « bonbons de Nivelles ».

49 Petites brioches sucrées.

50 Établissements industriels Adhémar Havaux et Fils, boulevard des Archers 39.

fois par mois. Cela voulait dire qu'elles possédaient beaucoup de linge de rechange. Certaines familles patriciennes ne lavaient qu'une ou deux fois par an, car elles avaient beaucoup de linge. On mettait le linge sale dans le grenier, pendu à des fils pour éviter qu'il pourrisse. La lessive durait parfois 15 jours. Chez nous, où on lavait une fois par mois, il fallait 3 à 4 jours. On ne changeait pas de linge comme maintenant. On portait les mêmes sous-vêtements pendant huit jours. Dans la machine, on mettait du savon de Marseille. La machine avait un robinet de vidange et on récupérait l'eau savonneuse pour nettoyer la maison et les vitres. Pour rincer le linge, on avait de grandes bassines en bois ou en galvanisé. À ce moment, on vérifiait s'il n'y avait plus de retouches à faire avec la brosse en chiendent. Dans l'eau de rinçage, on mettait des sucettes de bleu pour blanchir. Après avoir rincé le linge, on le séchait. Ceux qui n'avaient pas de prairies propres pour l'étendre allaient le porter dans des mannes à la blanchisserie. Nous, c'était au faubourg de Soignies. Cela coûtait 0,50 fr la manne. La blanchisserie appartenait à Palmyre qui possédait des vaches et donnait la priorité aux clients qui achetaient du lait, du beurre et des œufs chez elle. Elle faisait un peu pression sur la clientèle. Après, c'était la séance de repassage. Quand le linge était trop sec, on l'humectait. On préparait des amidons et on y trempait les cols et les manchettes des chemises. Les plus riches portaient leur linge chez des repasseuses professionnelles. Il y en avait beaucoup à Nivelles. Moi, je repassais à la maison. Cela durait aussi plusieurs jours. Il est vrai qu'il fallait rapiécer le linge usagé avant de le repasser. Il y avait aussi des femmes qui repassaient à domicile. Généralement, c'était des petites innocentes<sup>51</sup> qui faisaient cela. La maman avait un atelier de repassage chez elle et envoyait sa fille à domicile. À l'époque, les textiles étaient en coton, en laine ou en soie naturelle, il n'y avait pas de fibres synthétiques (Mme M., couturière, née en 1901).

Quelques semaines avant Pâques, chaque maison faisait le grand nettoyage, de la cave au grenier. On n'aurait jamais osé ne pas avoir fait son grand nettoyage pour la fête. On déplaçait tous les meubles pour retirer la poussière. On changeait les gazettes<sup>52</sup> des armoires. On remettait en couleur les bouts de châssis. On faisait le nettoyage du grenier avec des têtes de moine<sup>53</sup> et de la sciure de bois humectée, car on ne pouvait pas lancer de l'eau sur les planchers. On brossait<sup>54</sup> puis on ramassait. Pour le reste de la maison, on employait des brosses<sup>55</sup>, des éponges naturelles, du savon de Marseille et du savon noir pour les parquets. Il fallait cirer les planchers et les portes, tout cela à la main (Mme M., couturière, née en 1901).

## Le coût de la vie

Carnet de dépenses de ma mère, datant d'avant 1914. Trois robes d'enfants pour 29 fr ; journaux : 0,30 fr ; pétrole : 0,48 fr ; une paire de gants pour Joseph : 1,50 fr ; ½ kg d'amidon : 0,40 € fr ; pantoufles pour Joseph : 1,75 fr ; pierre ponce en poudre : 0,25 fr ; Sidol<sup>56</sup> : 0,32 fr ; un demi-litre de térébenthine : 0,50 fr ; café : 0,10 fr ; naphte<sup>57</sup> : 0,50 fr ; une paire de ciseaux : 1,60 fr (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

- 
- 51 Dans le sens de « fillettes ».  
52 Le papier dont on tapissait les étagères.  
53 Lire : « tête-de-loup ».  
54 Belgicisme : « balayer ».  
55 Belgicisme : « balai ».  
56 Marque commerciale de nettoyant pour métaux.

Une casquette ou un chapeau, au début du siècle, coûtait 0,25 fr. On en trouvait chez Bibi Flip<sup>58</sup> sur la Grand-Place (Mr G., ardoisier, né en 1889).

## L'habillement

Un homme achetait un pardessus pour la foire d'octobre, pour aller au concert. Le vêtement d'homme ne semble pas avoir beaucoup changé. Il pouvait être cintré ou non et les longueurs ont varié. Quelques femmes portaient encore des faux-culs. Je me rappelle que ma grand-mère en portait. C'était des coussins rembourrant le derrière. Les femmes portaient des corsets. Avant 1914, elles mettaient des bottines avec boutons et lacets plutôt que des mollières. Il y avait encore des sabots, des ordinaires, des légers et des sabots de « Flamin<sup>59</sup> ». En 1914, les gamins allaient encore à l'école en sabots. En bas de la rue Marlet, il y avait un sabotier. Il y en avait un aussi rue Sainte-Anne. Les femmes portaient des grands chapeaux avec des plumes, des oiseaux, des fleurs lors des grandes occasions. Elles ne sortaient jamais sans chapeau, même pour aller à l'école quand elles étaient petites. Les hommes ne sortaient jamais nu-tête non plus. Ils mettaient soit un chapeau, soit une casquette, soit un béret. Le dimanche, on s'endimanchait pour aller à la messe. Les habits qu'on mettait en semaine, on ne pouvait plus les mettre le dimanche. Il y avait les jours ordinaires et le dimanche. Celui-ci coupait la semaine. C'était un jour de fête où l'on ne travaillait pas, où l'on sortait endimanché. Je trouve cela très important, car maintenant tous les jours sont pareils. Les modèles de chapeaux et de robes changeaient, mais pas aussi vite qu'aujourd'hui (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

En matière d'habillement, il y avait déjà des modes et des « m'as-tu-vu » comme aujourd'hui. On faisait faire les robes. Des tailleuses venaient à domicile à la journée. On ne connaissait pas le tout fait<sup>60</sup> comme maintenant. Il y avait aussi des tailleuses qui travaillaient chez elle : les demoiselles de Lalieux<sup>61</sup>, par exemple. Elles étaient trois sœurs qui habitaient la rue du Haubergeon. Elles avaient des ouvrières et des apprenties. Pour les modèles, il y avait les magazines.

Il y avait aussi des modistes, parce qu'il n'y avait que la basse classe qui courait en cheveux<sup>62</sup>. Les hommes ne sortaient jamais sans être coiffés<sup>63</sup>. Quand on disait de quelqu'un qui n'avait pas de chapeau, il était classé.

On ne connaissait pas les permanentes. Pendant la guerre de 1914, on divisait les cheveux des filles en deux et on faisait un rouleau sur la nuque. On mettait un nœud dans les cheveux : un noir pour la semaine, un blanc pour le dimanche. On faisait aussi des tresses, parce qu'on ne pouvait pas aller à l'école avec les cheveux pendants. Pour les boucler, on les roulait sur des papillotes. On a eu des fers à friser aussi. Je n'en ai jamais employé. Il n'y avait pas beaucoup de coiffeurs pour dames, comme maintenant. Pour les hommes, il y avait les barbiers.

---

57 Combustible, dissolvant ou dégraissant.

58 Magasin non identifié.

59 Expression wallonne : « Flamand ».

60 Lire : « le prêt-à-porter ».

61 Il semble y avoir ici une confusion entre l'atelier des demoiselles Thirion, rue du Haubergeon, et l'école de coupe dirigée par mademoiselle de Lalieux, Grand-Place.

62 Lire : « seuls les humbles ne portaient pas de chapeau ».

63 Lire : « sans porter un chapeau ».

On se chaussait avec des bottines lacées. Les molières sont apparues vers 1912-1913. Les chaussures coûtaient cher, alors les ouvriers et les enfants allaient en sabots. J'ai eu mes premières molières à 14 ans (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

J'ai été couturière. J'ai travaillé chez les demoiselles Thirion, rue du Haubergeon. Les femmes devaient avoir une nouvelle toilette aux foires de printemps et d'octobre et parfois des robes d'entrée de saison. Si elles n'avaient pas une nouvelle toilette, elles en étaient malades. Quand il y avait une fête, personne n'aurait jamais osé se montrer avec une robe déjà portée. Ce n'était pas toujours une nouvelle robe, mais on changeait le col ou la ceinture ou la garniture. On avait beaucoup de travail à l'approche des foires. Moi, je n'ai jamais travaillé au domicile des clientes. J'ai toujours travaillé à l'atelier. J'aidais les demoiselles Thirion. Celles-ci allaient chercher les modèles à Bruxelles, sous la forme de gravures. C'était des dessins de robes qu'on copiait en totalité ou partie : on prenait le corsage de l'une, le col de l'autre, etc., et cela allait comme ça. On n'allait pas en vêtement découvert, sans chapeau, sans veste ou sans manteau. On avait des mannequins rembourrés pour les essayages : tailles 42, 44 et 46. On employait de la soie naturelle, du crêpe Georgette, du crêpe de Chine. Mais cela se chiffonnait très vite. C'était l'ennui avec les anciens tissus. C'était très beau, mais très difficile à entretenir. Quand on avait une tache sur une robe, c'était un vrai malheur parce qu'on ne pouvait pas souvent la laver<sup>64</sup> (Mme M., couturière, née en 1901).

On avait une nouvelle robe très rarement. Une couturière venait chez nous et arrangeait une vieille robe de maman. Cela coûtait 2 fr la journée, plus le dîner. Maman tricotait nos chaussettes et nos bas, qui étaient toujours de couleur noir. Quand nous étions gamines, pour aller à l'école, nous n'avions pas d'uniforme, mais un châle noir. Nous avions un tablier noir et des galoches avec une grosse semelle en bois. Elles étaient fabriquées par Jules Dubois, cordonnier à Baudémont<sup>65</sup>. C'était une semelle en bois tenue par des brocs en bois. Nous en avions une paire tous les ans (Mme C., fermière, née en 1901).

## La santé

On n'était pas souvent malade. Il y avait la clinique du docteur Stouffs<sup>66</sup> pour ceux qui avaient vraiment besoin d'être soignés. Il y avait aussi l'hôpital, mais les gens comme nous n'y auraient jamais été. C'était les nécessiteux qui y allaient. Ils étaient soignés par les sœurs. Évidemment, l'hôpital ne se présentait pas comme maintenant. On a construit de nouveaux bâtiments. Les médecins étaient les rares personnes à avoir une charrette tirée par un cheval. Ils étaient toujours en jaquette et en chapeau buse (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

On n'allait pas beaucoup chez le médecin, pas comme maintenant. Il y avait cinq ou six médecins pour la ville. Ils étaient mieux considérés qu'aujourd'hui. Ils demandaient 2 fr la visite.

---

64 Le sens est peut-être : « parce que, souvent, on ne pouvait pas la faire disparaître ».

65 Le hameau de Baudémont se situe au nord-ouest du centre-ville, sur le chemin du même nom, qui conduit à Ittre.

66 « Clinique Sainte-Marie », dénommée couramment « Clinique Stouffs », du nom de son fondateur le docteur Léon Stouffs (1855-1930). Active jusqu'en 1957, elle occupait l'angle de la rue de Charleroi et de la rue Al Gaille.

Aller à l'hôpital, c'était la fin de tout. On venait vous chercher dans une charrette qui était une caisse à couvercle recouvert de toile cirée poussée par deux hommes, un devant, l'autre derrière. C'était ça l'ambulance. Elle servait aussi pour les morts. C'était le même hôpital que maintenant. Il était déjà assez moderne. Les vieux bâtiments existent encore. Le chauffage, c'était des poêles comme dans les églises et dans les écoles. Un ouvrier de la ville était chauffeur, il venait s'occuper du feu.

Il y avait aussi des rebouteux. Il y en avait un qui soignait le croup<sup>67</sup>. Je ne l'ai pas connu. Il paraît qu'il remettait aussi les foulures. Il disait des prières. Mais les rebouteux, c'était surtout dans les villages (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

À l'hôpital, il y avait un poêle énorme au milieu de la grande salle commune. Le poêle était au charbon et il y avait un homme chargé de soigner le feu. Tous les lits étaient alignés. Il y avait des salles communes de vingt lits. On allait à l'hôpital seulement quand on était très malade. Autrement, on restait chez soi. Tout le monde mourait chez soi. C'était un grand avantage. Maintenant, on croit que les enfants pourraient avoir peur de la mort, que cela pourrait les contrarier, mais ils n'ont pas peur du tout. Je me rappelle de l'année où ma grand-mère est morte. J'avais neuf ans et mes frères et moi avons eu un plaisir fou. Il se passait quelque chose à la maison. On nous avait fait faire un nouveau manteau. On portait grand deuil pendant six mois, même les enfants. L'hôpital, c'était pour les indigents. Il n'y avait pas de maternité. Les sages-femmes venaient à domicile (Mme M., couturière, née en 1901).

Quand j'étais jeune, j'ai eu la gale et j'ai été soigné à l'hôpital. Ce sont les sœurs qui m'ont soigné. Il y avait des grandes chambres communes. Les médecins ne venaient pas à l'hôpital. Je n'en ai pas vu. Autrement, je n'ai jamais eu besoin d'aller chez le médecin (Mr J., ouvrier, né en 1906).

Il y avait les sœurs bleues : les sœurs du Saint-Jésus-du-Temple. Elles soignaient à domicile. Il y avait aussi les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul qui soignaient à l'hôpital. Pour les gens plus aisés, il y avait la clinique du docteur Stouffs.

Nous avons eu la rougeole, la rubéole, comme tous les enfants. Notre médecin, c'était le vieux docteur Tamine<sup>68</sup> qui traversait le bois du Saint-Sépulcre, même la nuit, pour nous soigner. Il demandait 2,50 fr. la visite.

Il y avait aussi des remèdes de bonnes femmes pour se soigner. Pour les rhumatismes, par exemple, on prenait des bains de sauge et on se fouettait aux orties (Mme C., fermière, née en 1901).

Il y avait les sœurs de l'hôpital, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, avec leurs grandes cornettes. À l'hôpital, on envoyait les malades, mais aussi les vieux et les orphelins. Il y avait aussi les sœurs bleues qui étaient installées rue Gillard Heppe. Elles soignaient les malades à domicile et ensevelissaient les morts. Elles venaient sur demande. Elles posaient les ventouses, par exemple.

Il y avait aussi des guérisseurs, des rebouteux et on les consultait. Ils traitaient les maladies. C'était le cas, par exemple, du « prêtre Esmans<sup>69</sup> » (Mr G., ardoisier, né en 1889).

---

67 Anglicisme : « diphtérie ».

68 Docteur Edmond Tamine (1862-1926), « le médecin des pauvres », dont un bas-relief conserve le souvenir à l'entrée du parking de l'hôpital de Nivelles, au carrefour du boulevard de la Batterie et de la rue Samiette.

69 Personne non identifiée.

Je n'ai jamais eu besoin d'un médecin. Ma grand-mère se soignait elle-même. Elle prenait du sel anglais<sup>70</sup>, même pour les maux de dents !

Il y avait deux hôpitaux à Nivelles, celui qui existe toujours, mais qui était plus populaire, et la clinique du docteur Stouffs pour les gens plus distingués. Dans beaucoup de cas, pour les opérations par exemple, on allait à Bruxelles, à la clinique Saint-Jean. J'y ai été opérée des amygdales. Je devais avoir cinq ans. Mon père m'a conduit en train à Bruxelles. On m'a opérée, on m'a donné de la glace et, le jour même, je suis revenue par le train dans les bras de mon père. Il m'avait mis un mouchoir blanc sur la bouche (Mme J., institutrice, née en 1905).

## Les déplacements

Il y avait beaucoup de contacts entre Nivelles et les villes environnantes. Par exemple, les gens de Charleroi passaient par Nivelles pour aller au pèlerinage de Hal. On venait à Nivelles de Fontaine-Lévêque, Fleurus et Seneffe. Nivelles était un centre commercial et industriel. La guerre [de 1940] a tout changé, car les destructions des magasins du centre[-ville] ont fait perdre l'habitude d'y venir. Il y avait sept routes qui partaient de Nivelles, dont trois pour Bruxelles

Le premier avion que j'ai vu, c'était avant 1914. Pour le voir passer, certains se sont installés sur le Mont-Saint-Roch, devant l'Institut de l'Enfant-Jésus, pour mieux le voir. C'était la course Paris-Bruxelles. Certains sont montés dans le clocher de la collégiale. Moi, j'ai attendu trois heures sur un toit de la rue Seutin pour les voir passer. Tout ce qu'on a vu, on aurait dit deux ou trois oiseaux (Mr D., dessinateur, né en 1900).

Dans la rue des Brasseurs, il y avait une remise : Le Mouton Blanc. C'était un relais pour les gens qui voyageaient avec des chevaux. Il y avait des écuries où l'on mettait les bêtes et une auberge où les charretiers logeaient. L'entrée [actuelle] de l'Institut du Sacré-Cœur, à la rue des Brasseurs, c'était l'entrée de l'auberge. La maison de l'avocat Baudouin, dans la rue de Namur, a été bâtie en 1912. Avant, c'était une cour. On y voyait du fumier. Les gens avaient des vaches en pleine ville. On ne voit plus cela maintenant, des vaches en pleine rue de Namur ! À côté de la maison de l'avocat Beaudoin, il y a trois maisons qui se suivent. Avant, elles n'en faisaient qu'une. C'était aussi un relais et il y avait des écuries. Un vieux voisin de ce relais m'a raconté qu'il entendait des chevaux taper du pied et qu'il entendait leurs chaînes. À cette époque, on prêtait des chevaux ou on les changeait quand on devait monter la rue Namur. C'est pour cela qu'il y avait beaucoup de relais dans cette rue. Un peintre m'a raconté qu'à la foire, il y avait une petite machine à vapeur, comme une locomotive et, après la foire, il fallait aller charger cela sur le train. On a attelé cinq chevaux et plein d'enfants aidaient à pousser.

Il y avait le train vers Bruxelles. Les Allemands ont construit le champ d'aviation en 1914. Il y avait les trains de plaisir, en été, par exemple pour aller à la mer. On partait le matin et on rentrait le soir. C'était organisé par les chemins de fer. On allait en vélo à Waterloo, à Cerfontaine, etc. (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

---

70 Sulfate naturel de magnésium. C'est un remède traditionnel qui est censé soigner une foule de choses : constipation, eczéma, crampes, asthme, arythmie cardiaque, etc.

Il y avait un tram à vapeur noir qui allait à la carrière de kaolin, derrière le moulin Godron<sup>71</sup>. C'était une grosse locomotive avec des wagons qui pouvaient charger cinq tonnes maximum. Ils étaient chargés à la main. Et cela s'en allait dans les usines. L'arrêt du tram, c'était l'intersection du boulevard de la Fleur-de-Lys, de la rue de Bruxelles et du boulevard des Archers. C'est là aussi qu'il y avait le départ des trams à vapeur pour les voyageurs. Ces trams desservaient Bois-Seigneurie-Isaac, Ittre, Virginal, Braine-l'Alleud, tout cela avec correspondance à Bois-Seigneur-Isaac<sup>72</sup>. Les voitures de tram étaient en bois avec des armatures métalliques et des sièges en bois. Il n'y avait pas de chauffage.

Comme voiture, vers 1926-1927, il y avait surtout la Ford [modèle] « T ». Cela se mettait en marche avec une manivelle ou en levant le véhicule et en tournant les roues arrière (c'était un « truc » de mon mari). Il y avait deux vitesses, avant et arrière. Les pneus, c'était un grand problème : celui qui n'était pas équipé de deux ou trois roues de rechange pour un voyage de 50 km avait du mal. Il devait s'arrêter souvent. L'automobile n'était pas d'un usage courant, seulement d'un usage professionnel. Il n'y avait que quelques privilégiés qui en usaient, comme les médecins, mais beaucoup d'entre eux se déplaçaient encore avec un cheval et une charrette.

On ne voyageait pas beaucoup de Nivelles vers d'autres villes. Certains travaillaient déjà tous les jours à Bruxelles, mais c'était rare. On trouvait généralement du travail dans sa ville<sup>73</sup> (Mme M., couturière, née en 1901).

## LE TRAVAIL

### La carrière professionnelle

J'ai commencé à travailler comme dessinateur industriel. J'ai d'abord travaillé à Nivelles pendant la guerre de 1914, gratuitement pour ne pas être déporté en Allemagne. En 1924, je suis parti à Familleureux, puis à la Brugeoise<sup>74</sup> à La Louvière et de là à Malines. J'y suis resté 38 ans. J'ai donc commencé par travailler cinq ans à Nivelles. À cette époque, un dessinateur était un homme qui avait assez bien de facilités pour faire carrière. Il devait connaître un peu tous les métiers : chimie, physique, mathématique, etc. C'est pourquoi beaucoup de dessinateurs sont devenus des directeurs d'usine. Mon travail consistait à étudier un cahier des charges. Il fallait des connaissances assez variées et être débrouillard. Je travaillais sur une grande planche à dessin, au tire-ligne et à l'encre de Chine. Maintenant, les dessinateurs ont des « Rotring<sup>75</sup> », mais je prétends qu'on ne sait pas dessiner de façon plus précise qu'avec le tire-ligne. Au début, nous fabriquions l'encre de Chine nous-mêmes. On avait un potiquet rempli d'eau dans lequel il fallait toupiller un bâton d'encre de Chine. On n'avait que

---

71 Le moulin de Godron, sur la Thines, se situe au nord-ouest du centre-ville, en direction de Braine-le-Comte.

72 La première partie de la ligne de tram allant de Nivelles à Virginal par Ophain-Bois-Seigneur-Isaac, Haut-Ittre et Ittre, avec embranchement vers Braine-l'Alleud, a été mise en service en 1903.

73 Lire : « près de chez soi ».

74 Ateliers de construction de matériels ferroviaires.

75 Stylo pour dessin technique reconnaissable à son anneau rouge (« Rot ring » en allemand) et fabriqué par la firme du même nom, fondée à Hambourg en 1928.

des tables à dessin fixes avec un té et des ficelles, c'était déjà bien. Après, on a eu les tables à dessin mobiles. Quand on faisait des grands plans, par exemple pour du matériel de chemin de fer, c'était des dessins de 2,50 à 3 m sur 1,10 ou 1,20 m. C'était très fatigant. Après, on a eu des tables inclinables. Les débuts étaient durs. Si l'on oubliait une virgule, un chiffre ou un point, on rentrait sous terre. Il n'y a pas de comparaison avec ce qu'on connaît aujourd'hui.

Pour les conditions de travail dans les bureaux, on travaillait de 8h00 à 12h00 et de 13h00 à 17h30, soit 8h30 de travail par jour. Dans les ateliers, comme la Métallurgique<sup>76</sup>, on commençait à 6h00 et on faisait 10 ou 11 heures de travail par jour. On travaillait six jours par semaine. La semaine anglaise date d'après 1918. On l'a obtenue en faisant des grèves. On ne devait plus travailler le samedi après-midi. À Nivelles, les ouvriers ne travaillaient pas le lundi après-midi. Quand on a obtenu le samedi après-midi, on a supprimé le lundi. Les congés n'existaient pas. On a commencé à avoir huit jours de congé, mais je ne sais pas en quelle année. Il y avait bien sûr les jours de fête qui tombaient en semaine : Noël, lundi de Pâques, Pentecôte, 15 août. Les syndicats n'existaient pas. Ils sont apparus vers 1920-21 avec le syndicat des employés. Il y avait aussi le syndicat indépendant et le syndicat socialiste dirigé par Jacquemotte<sup>77</sup>. Lors d'une grève pour les heures de travail, j'étais délégué syndical. Après 1918, il y a eu de grosses difficultés : travail, salaire, heures, etc.

Avant 1914, un employé gagnait 75 fr par an, un instituteur 100 fr, un chef de bureau 150 fr. J'ai connu un chef de bureau qui gagnait 175 fr, mais c'était rare. Après la guerre, les salaires ont augmenté, mais pas vite. En 1923, l'année de mon mariage, je gagnais quand même 700 fr.

Les conditions de travail étaient certainement plus pénibles que maintenant, parce qu'on n'avait pas les machines et le matériel actuels, mais on travaillait plus allègrement. On était moins sous pression. Cela dépendait évidemment des métiers. Dans les laminoirs, par exemple, le travail était pénible. Pour les ouvriers des hauts-fourneaux également, quoique là aussi certains travaux sont devenus automatiques, donc plus faciles.

Mon père était typographe. Il partait à 6h00 et rentrait vers 22h15. Il travaillait à Bruxelles et s'y rendait en train. L'aller et retour Nivelles-Bruxelles coûtait alors 1,80 fr. Les ouvriers allaient au travail à pied ou à vélo. Les bus n'existaient pas. Il n'y avait que les trains et les trams. À Nivelles, un tram conduisait à Virginal par Bois-Seigneur-Isaac depuis 1916. Son terminus était au boulevard de la Fleur-de-Lys. En 1914, on a construit une voie qui longeait le faubourg de Soignies et prenait la direction de Braine-le-Comte. Le talus est encore visible à certains endroits. Il montait vers la carrière de kaolin<sup>78</sup> et traversait le centre de Monstreux où l'assise est toujours visible. Comme gares, il y avait celle du Nord, qui est la plus ancienne, et celle de l'Est.

On travaillait avec beaucoup plus de goût. On avait plaisir à réaliser des choses bien faites et belles. C'était inné. C'était tellement naturel qu'on y arrivait sans faire plus d'efforts que maintenant.

Pour fabriquer une automobile ou un wagon de chemin de fer, il est certain qu'un seul homme ne pouvait pas tout faire. Le menuisier faisait la banquette, puis il faisait le cadre de châssis et il l'assemblait tout seul. Il préparait tout puis passait l'assemblage à un autre qui continuait. Il était spécialisé. Il n'y avait pas de travail à la chaîne. C'est quelque chose qui est venu après

---

76 Les Ateliers métallurgiques de Nivelles.

77 Joseph Jacquemotte (1883-1936), secrétaire régional du syndicat socialiste des employés en 1910, conseiller communal à Molenbeek-Saint-Jean et député communiste de Bruxelles en 1925.

78 Située près du moulin de Godron.

la guerre, vers 1920. C'est Ford<sup>79</sup> qui a commencé avec ça et puis ça s'est répandu. Cela a beaucoup changé le travail parce qu'on a divisé très fort. Le menuisier, au lieu de faire toute la banquette, ne faisait plus que les lattes. À ce point de vue, on dit que la conscience professionnelle n'est plus ce qu'elle était, mais il faut dire qu'on n'a plus non plus les responsabilités qu'on avait. D'un autre côté, le travail à la chaîne a allégé les travaux : moins de déplacements. Cela permettait de gagner beaucoup de temps. Maintenant, on fait marche arrière. C'est de plus en plus compliqué. Au début, le travail à la chaîne, c'était raisonnable, mais maintenant on chronomètre seconde par seconde chaque mouvement. Dans notre usine, cela ne s'est pas fait du jour au lendemain. On a d'abord essayé de ne pas trop diviser et puis on a figolé au fur et à mesure.

Il y avait plus de relations personnelles, amicales, entre gens qui pratiquaient le même métier. Par exemple, les menuisiers sortaient ensemble, ils se retrouvaient dans les mêmes cafés. Maintenant, il y a un sens de la solidarité revendicative. À cette époque, c'était amical, pas revendicatif. À la Saint-Éloi, les forgerons sortaient groupés. À la Saint-Joseph, c'était les menuisiers. S'ils fêtaient tous leurs saints<sup>80</sup>, cela ne veut pas dire qu'ils étaient tous croyants. Avant 1914, on buvait beaucoup à la sortie des usines. Après la guerre, la « loi velde<sup>81</sup> » a amélioré beaucoup de choses. Avant, on buvait de l'absinthe<sup>82</sup>. C'était une liqueur traîtresse, très méchante. On était soûl après une demi-heure. La loi Vandervelde a interdit la vente de toutes liqueurs dans les cafés. Alors, on a bu de la bière. On n'était pas si vite ivre avec la bière et la situation s'est fort améliorée.

En 1914, on gagnait 8 fr pour huit heures de travail. On luttait pour les « trois fois 8 », c'est-à-dire que l'usine travaillait 24 heures sur 24, mais en trois pauses : de 6h00 à 14h00, de 14h00 à 22h00 et de 22h00 à 6h00. On gagnait peu de chose par rapport à ce qu'on gagne maintenant, mais on vivait normalement. Maintenant, on gagne beaucoup d'argent et on n'est pas satisfait. Avant 1914, les maisons ouvrières coûtaient 6000 ou 7000 fr. Celle de mes parents avait coûté 11 000 fr. On estimait que pour vivre rentier, il fallait disposer de 80 000 fr. de capital. Cela donne une idée du genre des gens qui pouvaient se permettre cela (Mr. D., dessinateur industriel, né en 1900).

Moi, j'ai travaillé à l'imprimerie de mon père : d'abord à l'atelier et pour finir au bureau. J'ai dû tenir les livres de comptes, faire tout le travail de secrétariat. À l'imprimerie, un ouvrier gagnait 0,30 ou 0,35 fr de l'heure. Les augmentations étaient d'un centime à la fois. La femme à journée<sup>83</sup> gagnait 4,25 fr pour toute une semaine.

À l'imprimerie, il y a eu des changements. Maintenant, il ne faut plus de plomb<sup>84</sup>, tout se fait par photo. Avant, on faisait un caractère à la fois, une lettre à la fois. On utilisait ce qu'on appelle un composteur et on alignait. Ensuite, avant 1914, on a eu les linotypes<sup>85</sup> : c'était une

---

79 Henri Ford (1863-1947), constructeur d'automobiles, fondateur de la « Ford Motor Company » (1903, Détroit, États-Unis).

80 Lire : « le saint patron de leur métier ».

81 Émile Vandervelde (1866-1938), ministre socialiste, a donné son nom à cette loi du 29 août 1919 interdisant la vente d'alcool dans les débits de boissons, restaurants, hôtels, etc. Cette vente était réservée, et seulement en quantité limitée, aux établissements où la consommation ne se faisait pas sur place. La loi a été abrogée en 1983.

82 Boisson alcoolisée à base de plantes d'absinthe, particulièrement consommée durant la « Belle Époque », entre 1880 et la Première Guerre mondiale, interdite ensuite à la consommation.

83 Belgicisme : « femme de ménage ».

84 Lire : « on n'utilise plus d'alliages de plomb, d'antimoine et d'étain pour la fabrication des caractères d'imprimerie ».

85 La linotype est une machine à écrire combinée à une microfondrie qui permet de couler rapidement les blocs de textes à imprimer.

machine à composer formée de matrices. On fait descendre des matrices et on faisait ainsi tous les caractères d'une ligne. Il n'y avait plus alors qu'à positionner les lignes. Cela allait déjà beaucoup plus vite. On employait aussi une rotative. Cela a toujours existé, mais maintenant elles sont plus modernes. Avant, on avait une grande page, on mettait dessus un « flan<sup>86</sup> », c'est-à-dire un carton mouillé qui imprégnait tous les caractères. Quand il était sec, on mettait du plomb en rond, parce qu'une rotative fonctionne sur le principe de la rotation. Cela permet d'aller plus vite. Avant, pour faire un tirage en plusieurs couleurs, il fallait faire plusieurs impressions. Avant, pour imprimer par exemple un faire-part de mariage, on gravait le texte à l'envers sur une espèce de pierre avec un stylet. Pour chaque tirage, on encait la pierre avec un tampon à manche. On plaçait une feuille sur la pierre et au moyen d'une manivelle, on faisait avancer un chariot qui faisait passer la pierre sous une presse. Un grand faire-part se tirait donc pièce par pièce. Les cartes de visite s'imprimaient habituellement huit à la fois, car le format était assez petit. On attendait alors d'avoir huit clients. Après le tirage, on usait la pierre au moyen d'une pierre ponce et la pierre était prête pour un nouvel usage. L'avantage était que les lettres étaient liées comme dans l'écriture courante. Pour revenir à la rotative, cette machine n'était plus utilisée que pour tirer les épreuves, mais cela s'est vite perfectionné. Il y avait de beaux rouleaux encreurs et distributeurs. Le rouleau passait sur une forme et puis sur la feuille. Il fallait mettre les feuilles à la main dans ce qu'on appelle « la pince<sup>87</sup> ». Après, on a connu les margeurs automatiques : c'était comme des petits suçons qui aspiraient la feuille et qui la conduisaient. C'était déjà un peu plus perfectionné. Cela date de tout de suite après 1914, je crois, peut-être même avant 1914. Après, il y a eu des machines à double tour parce qu'elle tournait et revenait sur leur course. Cela allait plus vite puisque au lieu de revenir sur sa course la deuxième fois qu'elle tournait, elle se soulevait légèrement. Cela permettait de gagner du temps. Au point de vue typographique, il y a eu aussi un perfectionnement épouvantable<sup>88</sup>. En 1900, en 1914 aussi, il y avait beaucoup d'ouvriers à l'imprimerie puisqu'il fallait tout faire à la main. On a eu les premières linotypes après la guerre de 1914 (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

Mon père travaillait à la Métallurgique<sup>89</sup>. Mon grand-père y était contremaître. Mon père était peintre réchampisseur<sup>90</sup> : il traçait les lignes autour des voitures [de chemin de fer]. À la Métallurgique, entre 1900 et 1920, on faisait de belles voitures-lits. Mon père réchampissait avec un petit pinceau. Il faisait aussi les blasons des voitures. J'ai commencé à travailler à Nivelles à 14 ans, faubourg de Bruxelles, à l'usine Lambert<sup>91</sup>. Il y avait là un petit atelier d'emboutissage de tôles. On faisait des emboutis pour les banquettes de tram. En 1920, je gagnais 0,60 fr de l'heure. Dans ce petit atelier, il fallait tout faire : meuler, mettre les tôles en plan, etc. L'atelier, c'était un petit planeur<sup>92</sup> et quand les tôles étaient bien plates, on les envoyait à l'usine. On faisait aussi les ronds pour mettre sur les poêles qui étaient troués<sup>93</sup>, et toutes sortes d'autres choses. Je ne suis pas resté longtemps là-bas. Après, j'ai été travaillé dans un petit atelier du haut de la rue Marlet, chez Holoffe. C'était un atelier

---

86 Feuille qui sert de moule pour réaliser une forme typographique cintrée que l'on pose sur un cylindre de rotative.

87 La pince maintient la feuille en place durant l'impression.

88 Lire : « considérable ».

89 Les Ateliers métallurgiques de Nivelles.

90 Peintre décorateur.

91 D'abord au faubourg de Bruxelles, puis à la rue du Mont-Saint-Roch.

92 Une annexe de l'usine servant à aplanir les tôles.

93 Lire : « les anneaux concentriques destinés aux plaques qui couvrent les poêles ».

qui faisait les « foreries<sup>94</sup> ». Il travaillait pour l'outillage : étaux, etc. Tout pour l'outillage mécanique. C'était pas mal !

À cette époque, on n'avait pas de jours de congé, sauf le dimanche. On allait travailler tous les jours. On ne causait pas<sup>95</sup> de cela à ce moment. Il fallait être à l'heure. On a été élevé durement. J'ai fait un peu tous les métiers, et j'ai tenu bonne note de tout ce que j'ai fait<sup>96</sup>, mais j'ai surtout travaillé à l'extérieur. Je n'aimais pas Nivelles, car Nivelles était trop méprisante à ce moment-là. Tous les ouvriers méprisaient sur le compte de l'un l'autre<sup>97</sup>. Ce n'était pas la même chose à Manage. Là, il n'y avait pas de conflit. Ceux de Manage devaient bien prendre les Nivellois<sup>98</sup>, mais ils n'aimaient pas trop cela, car les Nivellois étaient des « faiseurs de lundi » : ils étaient toujours en route pour boire. On ne s'entendait pas très bien entre ouvriers, mais bien entre ouvriers flamands et ouvriers wallons, du moins à La Louvière. Le contre-maître pensait nous faire battre entre nous<sup>99</sup>, mais cela n'a pas pris (Mr J., ouvrier, né en 1906).

Notre père avait une ferme. On a dû se débrouiller. Les fermiers n'avaient pas la vie facile à cette époque. Ils travaillaient avec des chevaux et des charrues. Ils travaillaient de leur main. Il fallait bêcher tout. Mon père avait parfois des ouvriers, mais il fallait les payer et c'est pour cela qu'on n'a jamais eu beaucoup d'ouvriers. La culture, c'était comme maintenant : des patates, des betteraves, de l'esturgeon, de l'orge, du seigle, de l'avoine, du froment. On n'avait qu'une toute petite ferme de quelques hectares. On n'avait pas d'engrais à cette époque. Il fallait travailler dur, et les enfants aussi. On rentrait de l'école, il fallait travailler à la ferme, à traire ou à nettoyer, ou faire ce qu'il fallait faire. On avait deux chevaux et une charrette. On devait travailler. On avait quelques vaches aussi. En 1916, on a quitté la ferme pour venir ici dans cette métairie. On a gardé quelques vaches pour faire du fromage et on plantait encore des patates et des betteraves. À la fin de la saison, il fallait vendre une génisse pour payer le loyer à Tombeur<sup>100</sup> (Madame C., fermière, née en 1901).

Un ouvrier gagnait en 1914 plus ou moins 0,30 fr de l'heure. Il travaillait 10 heures, donc il avait trois francs par jour, cela pour un ouvrier qualifié. J'ai travaillé à 10 ans. Mon père, qui était ardoisier aussi, travaillait pour un patron. À 10 ans, j'ai travaillé chez un patron : Chrétien<sup>101</sup>. Après, je gagnais aussi 0,30 fr comme les autres ouvriers. On était payé tous les 15 jours. On ne connaissait pas les billets de banque à cette époque. On était payé avec des pièces d'or ou des pièces d'argent qui valaient 20 fr. Quand j'ai travaillé à mon compte, quelquefois certains clients ne me payaient qu'à la fin de l'année. En général, pour réparer un toit, c'était 5 fr et on fournissait la marchandise<sup>102</sup>. Une tuile en verre coûtait 0,5 fr, une couverture en tuiles 0,60 fr le mètre, tuiles et main-d'œuvre comprises. Comme outil, on avait des échelles et des madriers pour les échafaudages. On allait sur les corniches. À cette époque, il y avait des trous [de boulin] dans les murs pour glisser les madriers et faire l'échafaudage. On ne travaillait que de mai à octobre. En hiver, on travaillait à la Métallur-

---

94 Lire : « où l'on perçait des trous dans les outils ».

95 Lire : « on ne discutait pas ».

96 Lire : « tout ce que j'ai appris ».

97 Lire : « médisaient les uns des autres ».

98 Lire : « les patrons de Manage embauchaient des Nivellois ».

99 Lire : « le contre-maître essayait de nous monter les uns contre les autres ».

100 Le propriétaire des terres. Il s'agit peut-être d'Henri Tombeur, qui fut bourgmestre de Nivelles de 1946 à 1952.

101 Il s'agit peut-être de Félicien Chrétien, couvreur-ardoisier, faubourg de Namur.

102 Lire : « les matériaux ».

gique<sup>103</sup> ou pour la Société des chemins de fer pour laquelle on chauffait les trains avec des chauffeuses. Après, on a travaillé en famille, avec mon père et mes deux frères. Mon père a repris l'atelier de Chrétien quand il est mort. On avait des ouvriers à la maison. On avait du matériel pour occuper quinze hommes. Il fallait trier les ardoises. Pour faire un bon toit, il faut trois sortes d'ardoises : les plus grosses dans le bas, les moyennes au milieu et les petites au-dessus. Quand on achetait des ardoises, on ne les comptait pas. On achetait parfois 10 000 ardoises et cela se mesurait au mètre carré : pour un mètre carré, c'était 300 ardoises. Les tuiles se placent sur des lattes, les ardoises se mettent sur des planches (Mr G., ardoisier, né en 1889).

## L'industrie et le commerce

Il y avait beaucoup de petits artisans à Nivelles, des sabotiers par exemple. Il y en avait un en bas de la rue Marlet. Il y avait l'imprimerie Delcroix<sup>104</sup>, la Métallurgique<sup>105</sup> qui était beaucoup plus importante pour Nivelles que maintenant. Il y avait plusieurs cartonneries, des menuiseries. Semal<sup>106</sup> fabriquait des lits anglais en fer. Richelot<sup>107</sup> était une menuiserie importante. Parentani<sup>108</sup> fabriquait des statues en plâtre. Lambert<sup>109</sup> fabriquait des roues d'auto, et encore bien d'autres.

Les grands magasins n'existaient pas à l'époque. Avant 1930, il y avait des magasins particuliers à Nivelles, des magasins de confection : Paulissen<sup>110</sup>, Gourdin<sup>111</sup>, etc. Il y avait deux bazars : Paternotte<sup>112</sup> et Gervy<sup>113</sup>, qui vendait des jouets. Rue Sainte-Gertrude, il y a une maison dont l'étalage date d'avant 1914. Le magasin juste devant La Bonne Presse<sup>114</sup> a encore son ancien étalage. Il y avait aussi des coopératives. Il y en avait une rue des Canonnières. Elle était réservée aux agents du chemin de fer. On y vendait de tout (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

Il y avait la Métallurgique<sup>115</sup>, Chanterelle<sup>116</sup> qui faisait des machines à papeterie, la papeterie Delcroix<sup>117</sup>, Jacquemin<sup>118</sup> qui faisait des clôtures. [Il y avait] des cartonneries, des menuisiers et tout plein de petits artisans (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

Il y avait la papeterie et cartonnerie Jacquet<sup>119</sup>, sur la Yaya<sup>120</sup>. Il faisait du papier. Au lieu de moudre du grain, on moulait des anciennes loques<sup>121</sup>, des linges triés, des « bi-

---

103 Les Ateliers métallurgiques de Nivelles.

104 Lire : « la papeterie Delcroix », place des Déportés.

105 Les Ateliers métallurgiques de Nivelles.

106 L'Usine Semal, à Nivelles Est.

107 Les Ateliers Richelot, rue Coparty.

108 Statues religieuses destinées aux églises, couvents et commerçants spécialisés.

109 Rue du Mont-Saint-Roch.

110 Non situé.

111 Place de Lalieux.

112 Grand-Place.

113 Grand-Place.

114 Non situé (initialement, rue de Charleroi).

115 Les Ateliers métallurgiques de Nivelles, à Nivelles Ouest.

116 Les Ateliers de construction mécanique Chanterelle, rue Roblet.

117 Place des Déportés.

118 Rue Delfosse.

souilles<sup>122</sup> » qu'on devait trier, car suivant les sortes de tissus, cela donnait un autre papier. Il y avait surtout les Ateliers métallurgiques qui étaient très importants. Ils s'occupaient des accessoires de wagons, de pièces en cuivre pour les locomotives, pour la chaudronnerie. Il y avait deux fonderies à Nivelles : Debiesme<sup>123</sup> et une autre à la rue Demulder. Il y avait plusieurs chaudronneries, dont Pécricau<sup>124</sup>. Il y avait des ateliers de menuiserie, des petits entrepreneurs, des peintres, des ardoisiers, etc. : tout ce qui concerne le bâtiment. Il y avait des brasseries : Duvieussart<sup>125</sup>, De Mulder<sup>126</sup>, Defalque<sup>127</sup>, et encore bien d'autres. Il y avait l'imprimerie Havaux<sup>128</sup>, la fabrique de meubles Richelot<sup>129</sup> à la gare de l'Est, Semal<sup>130</sup> qui faisait aussi des meubles. En grande partie, tout le monde trouvait du travail à Nivelles ou dans les environs, par exemple du côté de Manage. La main-d'œuvre était occupée surtout dans les constructions métalliques, les ponts, les charpentes métalliques. Nivelles envoyait des monteurs en charpente métallique dans le monde entier (Mme M., couturière, née en 1901).

Nivelles était une ville très commerçante, beaucoup plus commerçante que maintenant (Mr J., ouvrier, né en 1906).

Mon père, qui était ardoisier, a dû trouver du travail à Manage : on n'est pas roi dans son pays ! Un étranger vient [à Nivelles] et est le bienvenu, mais pour un enfant de Nivelles<sup>131</sup>, mon père n'a pas été bien accepté (Mr G., ardoisier, né en 1889).

## LES LOISIRS

Quand je voulais rencontrer du monde, j'allais au Café des Arts, au parc [de la Dodaine] pour écouter des concerts de la fanfare catholique de Nivelles, de [la fanfare de] la Maison du Peuple [ou de la fanfare] du Cercle libéral. Il y avait deux fanfares catholiques à l'époque, une petite et une grande. La vie sociale était fort développée, j'allais dire culturellement développer, mais entre la culture actuelle et celle de l'époque, il y a un monde. Maintenant, la culture, c'est être barbu, longs cheveux et inventer tout ce que vous voulez, tandis qu'à cette époque, c'était tous des groupes<sup>132</sup>. Vous aviez des sociétés fort intéressantes, des jeunes et des vieux, et toutes sortes de genres, littéraires ou moins littéraires. Il y avait aussi des clubs de jeux : sept à huit groupes de jeux de cartes. Il y avait des troupes de théâtre. Vers 1918, il y avait

---

119 Non identifié.

120 La Thines.

121 Lire : « chiffons ».

122 Sens inconnu.

123 Fonderie de Nivelles-Est.

124 Rue de Sotriamont.

125 Faubourg de Charleroi.

126 Rue Saint-Jean.

127 Impasse de la Porte-Rouge, rue de Bruxelles.

128 Boulevards des Arbalétriers.

129 Les Ateliers Richelot, rue Coparty.

130 L'Usine Semal, à Nivelles Est.

131 Lire : « un natif de Nivelles ».

132 Le témoin veut probablement souligner le caractère communautaire des fêtes d'autrefois et l'opposer à l'individualisme des loisirs modernes.

aussi trois cercles de conférences : L'Émulation, Les Soirées familiales et Le Foyer populaire à tendance libérale. L'Émulation venait toujours à Nivelles avant d'aller à Bruxelles. Nivelles était très littéraire. De Lalieu<sup>133</sup> invitaient des conférenciers étrangers qui venaient souvent de Paris. Il était riche et recevait à dîner. J'y ai été. Il y avait un larbin derrière chaque invité et cela faisait forte impression à des personnes venues de l'étranger. Vous pouvez être certaine que chaque semaine il y avait des choses intéressantes à Nivelles, soit musicales, soit littéraires.

Les troupes [théâtrales] et sociétés [musicales] n'étaient pas subsidiées par la ville, mais on pouvait aider les clubs. Par exemple, la ville prêtait gratuitement la salle des fêtes pour une conférence. Il y avait aussi des réunions de quartier<sup>134</sup>, fort courues par les gens de niveau culturel moins élevé. Mais un Nivellois du centre-ville se serait fait chasser au faubourg de Charleroi et un jeune Nivellois n'aurait jamais osé aller au bal à Arquennes. Dans ces réunions de quartier, on y faisait des jeux : le bouloir, le jeu de fer<sup>135</sup>, la crosse<sup>136</sup>, le golf simplifié qu'on jouait au parc<sup>137</sup>, le tir à l'arc, le tir aux clés, le billard, les cartes, la perche à savon. On jouait dans les kermesses de quartier : au faubourg de Mons et surtout au faubourg de Charleroi et à la rue Sainte-Anne. À cette époque, on n'avait pas de congés payés ni de congés du tout. Les premiers congés datent d'après 1914.

En 1914, j'avais 14 ans et je n'avais été qu'une seule fois à Bruxelles. Les privilégiés allaient à la mer. Quand on pouvait se le payer, on allait au zoo. Il y avait aussi un voyage annuel en groupe pour ceux de la fanfare. Mais on allait beaucoup à pied, on faisait beaucoup de promenades.

Pour les plus jeunes, il y avait le patronage. Le patronage était organisé par le clergé. Les socialistes et les libéraux n'avaient rien pour les jeunes à cette époque. Ce n'est que plus tard qu'il y a eu les jeunes gardes socialistes.

Le cinéma a commencé à la foire, puis chez Bardiaux<sup>138</sup>, entre la rue du Coq et la rue des Brasseurs. C'était une piste de patins à roulettes transformée en cinéma. Puis il y a eu le cinéma Patria<sup>139</sup>, puis [celui de] la Maison du Peuple, rue de Soignies. À la Maison du Peuple, il y avait une boulangerie, un grand café, une salle des fêtes, un local pour jouer de la musique, pour [les réunions de] la jeune garde et des groupes politiques. Elle a été détruite pendant la guerre et la Banque Nationale a été reconstruite sur ses ruines. La façade de la banque est la copie de celles d'une grosse maison en pierre qui était [située] juste en face. Il y avait aussi une grande salle des fêtes : le Waux-Hall. On y faisait des expositions et du théâtre. Il y avait d'autres salles aux différentes couleurs politiques : le patronage avec cinéma et théâtre, le Café des Arts<sup>140</sup>, le Phare<sup>141</sup>, ouvert peu après 1918, qui était une salle de bal et de conférences. Nivelles était une ville vivante, beaucoup plus que maintenant. C'est pour cela que les Nivellois étaient si attachés à Nivelles (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

---

133 Émile de Lalieux de La Rocq (1862-1918), pionnier de la démocratie chrétienne, bourgmestre de Nivelles de 1905 à 1915, soucieux de l'éducation des masses laborieuses.

134 Lire : « animations de quartier ».

135 Jeu qui consiste à lancer des fers à cheval autour d'une tige plantée dans le sol.

136 Jeu où les participants utilisent une crosse pour lancer une balle dans le but adverse.

137 Lire : « à la manière du golf miniature du parc de la Dodaine ».

138 Charles Bardiaux, rue du Wichet.

139 Non localisé.

140 Grand-Place.

141 Rue de Namur.

Il y avait des sociétés qui organisaient des bals. Il y avait les violes<sup>142</sup> pour les cafés populaires, pas trop recommandés. Les sociétés jouaient des pièces et il y avait bal après. Il y avait le bal de la fanfare, du Cercle libéral, celui de la Chorale des Travailleurs réunis. Il y avait un grand bal ou deux par an. En dehors de cela, on s’amusait entre soi en famille, on dansait en famille, on est souvent venu danser ici à la maison. Le dimanche, on se promenait dans les environs de la ville. Les uns au parc [de la Dodaine], les autres en rue, faisant le tour de la ville. On allait au bois, à la « Chambourée<sup>143</sup> ». Maintenant on ne se promène plus, on va en auto partout et c’est ce qui fait que les gens ne savent plus marcher. Après la guerre de 1914, on a eu des vélos et on partait souvent en randonnée à 15 ou 16 amis. Les jeunes gens allaient aussi au théâtre à Bruxelles, à l’Alhambra<sup>144</sup> où l’on jouait des opérettes. Il a été démoli. Certains allaient à la Monnaie<sup>145</sup>. J’ai eu un abonnement et j’ai été avec mon frère et un cousin. On y allait au moins une fois par mois. Quelquefois, on allait au cinéma. À Nivelles, le cinéma est apparu pendant la guerre [de 1914], au Phare<sup>146</sup>. C’étaient un fermier et deux bouchers qui s’en occupaient. Avant, il y a eu un tout petit cinéma dans la rue des Brasseurs, [dans le quartier du] Petit-Saint-Jacques<sup>147</sup>. On y dansait aussi, mais ce n’était pas l’aristocratie qui y allait. On jouait aussi aux cartes. On allait encore bien<sup>148</sup> y jouer à la blanchisserie<sup>149</sup>, au faubourg de Soignies. On soupaît alors au cacao et au cramique. On n’avait ni télévision, ni radio, mais on s’amusait bien. Il y avait aussi les petites ducasses de rue, comme [au quartier] Saint-Jacques, au faubourg de Bruxelles, à la rue de Soignies. On s’y réunissait et on dansait. Les hommes jouaient à la balle. Ils buvaient beaucoup alors. Le lendemain, il y avait énormément d’hommes ivres le long des rues. Il y avait beaucoup plus de cafés [qu’aujourd’hui]. On y vendait de l’alcool, du genièvre. On a beaucoup critiqué Vandervelde<sup>150</sup> quand il a fait voter sa loi, mais avant, il y avait beaucoup d’enfants bossus qui boïtaient. C’étaient des dégénérés de l’alcool tout ça (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

Il y avait énormément de colombophiles. Il y avait une grande animation le dimanche matin. On faisait des paris entre colombophiles dans les cafés. Cela durait toute la journée. Ceux qui avaient des pigeons partaient en train le samedi ou le vendredi avec leurs pigeons et il les attendait le dimanche au café<sup>151</sup>. Le plus grand concours allait jusqu’en Espagne. Il y avait beaucoup de cafés remplis de joueurs de cartes. Ils jouaient au « couillon nivellois ». Ce jeu se joue avec 20 cartes, contrairement au « couillon de Charleroi » qui se joue avec 32 cartes. Généralement, un café était rempli avec des gens d’un même atelier ou d’une même confrérie. Les colombophiles avaient leur café. Les joueurs de cartes allaient dans un autre café.

---

142 Lire : « les orgues mécaniques ».

143 Il existe une « allée des Chambourées » dans le quartier de la Maillebotte.

144 Boulevard Émile Jacqmain, Bruxelles.

145 Place de la Monnaie, Bruxelles.

146 Rue de Namur.

147 Chez Bardiaux.

148 Lire : « quelquefois ».

149 Lieu non identifié.

150 Émile Vandervelde (1866-1938), ministre socialiste, a donné son nom à cette loi du 29 août 1919 interdisant la vente d’alcool dans les cafés, débits de boissons, restaurants, hôtels, etc.

151 Les pigeons partaient en train vers un lieu d’envol le vendredi ou le samedi. Le dimanche matin, les colombophiles s’installaient dans leur café habituel pour attendre le retour de leurs champions.

Il y avait aussi la perche à l'arc<sup>152</sup>. On tirait à l'arc [au parc de la] Dodaine. Cela attirait beaucoup de monde. Vers 1900, monsieur Charlier, restaurateur, avait construit une perche à l'arc couverte qui a eu beaucoup de succès. Elle était à la gare de l'Est.

Il y avait aussi les ducasses de quartier, où on organisait des petits jeux comme la course au sac. Les jeunes du quartier jouaient des petites pièces de théâtre, des pantomimes. Il y avait souvent une perche à savon, un jeu de « sec » : on lançait un cube de fer sur une pièce de monnaie plantée dans le sol. Il y avait aussi les brouettes : des gamins se mettaient sur les mains et d'autres les poussaient. Ils faisaient la course. Au faubourg de Soignies, la grande kermesse était au mois d'août. En juillet-août, il y avait aussi une grande kermesse organisée à l'hôpital pour les vieux et pour les orphelins. À part cela, comme amusement, on faisait beaucoup de promenades aux alentours de Nivelles. On allait à Monstreux par exemple.

Il y avait une grande salle des fêtes à Nivelles : le Waux-Hall, rue de Charleroi, avec une sortie rue des Brasseurs. La rue de Charleroi aujourd'hui ne suit plus le même tracé. Au Waux-Hall, on faisait les distributions des prix de toutes les écoles. Tout le monde allait voir, car après on jouait des saynètes et des pièces de théâtre. On rivalisait entre écoles pour avoir la plus belle distribution des prix. Les sociétés dramatiques organisaient tous les ans de grandes pièces.

Il y avait aussi les grands bals des partis politiques ou des organisations professionnelles, comme les fermiers (Mme M., couturière, née en 1901).

Quand on était jeune, c'était gai. Dans la rue de Namur, il y avait des pianos automatiques [dans les cafés]. On mettait 0,25 fr dedans. On tournait et ça marchait tout seul. On pouvait alors danser. Il y en avait beaucoup. Il n'y en a plus maintenant, malheureusement. Il y avait aussi des salles de danse, comme au Waux-Hall<sup>153</sup> ou à l'Odéon<sup>154</sup>, rue Namur, où il y avait une grande viole<sup>155</sup>. Il y avait [de] l'accordéon chez Varia<sup>156</sup>. Il y avait le Café du Perroquet<sup>157</sup>. Dans toutes ces salles, on pouvait danser. Il y avait beaucoup d'endroits pour s'amuser. On s'amusait le dimanche soir et parfois en semaine, [du moins] pour celui qui « pétait ribote<sup>158</sup> ». Il mettait 0,25 fr dans les pianos et il pouvait danser. À Nivelles, avant, il y avait beaucoup de cafés. De l'église [collégiale Sainte-Gertrude] jusqu'au pont du chemin de fer [à l'extrémité du faubourg de Soignies], il y avait 46 cafés. Il y en avait au moins 12 autour de la Métallurgique<sup>159</sup>. Comme cafés, il y avait le Café des Arts<sup>160</sup>, le Gondolier<sup>161</sup>, sellier qui travaillait les cuirs, la Maison du Peuple, etc. Au faubourg de Soignies, ma tante tenait un café. Elle élevait des cochons derrière. Elle avait aussi un jeu de quilles et souvent on mettait les cochons dans le jeu de quilles. C'était gai. Dans la rue de Charleroi, il y avait beaucoup de cafés. On servait de la bière, de la gueuse, de la meilleure que maintenant. On payait 1,50 fr pour une demi-gueuse et 2,50 fr pour la [gueuse] spéciale.

Comme grandes fêtes, il y avait les kermesses. Il y en avait une au faubourg de Soignies et même au carrefour de la chaussée de Hal. Il y avait des fêtes de quartier en plein air. C'était

---

152 Tir à l'arc vertical : il vise de petits cylindres ornés de plumes tricolores fixés en haut d'un mât d'une trentaine de mètres.

153 La salle des fêtes communales.

154 Dancing de la rue de Namur.

155 Lire : « un orgue mécanique ».

156 En face de l'actuel Café du Pèlerin, square Gabriel Petit.

157 Il existait un relais pour chevaux appelé « Le Perroquet » au square Gabriel Petit.

158 C'est-à-dire : « qui était un fêtard invétéré ».

159 Les Ateliers métallurgiques de Nivelles.

160 Grand-Place.

161 Lieu non identifié.

gai. On dansait dans les copeaux de bois. Il y avait un orchestre sur un petit kiosque : un joueur de clarinette et deux ou trois musiciens. Il n'y avait pas d'accordéon. Les ducasses de quartier ne se faisaient pas en même temps. D'abord, c'était un quartier et, quinze jours après, c'était un autre quartier. La kermesse du [quartier du] Petit-Saint-Jacques, rue Bayard, se fait toujours. Chacun avait sa kermesse et elle ne tombait jamais ensemble<sup>162</sup>. C'étaient de quinze en quinze jours. Il y avait alors des jeux : les mâts de cocagne. Il fallait monter à « pièce à savon » et on allait chercher quelque chose [tout en haut]. Dans un pot de confiture, on déposait une pièce et il fallait mettre sa figure dedans pour prendre l'argent avec les dents. Quand on avait sa figure enlevée<sup>163</sup>, on prenait des plumes et on frappait sur votre figure. C'était gai. Les femmes avaient un bandeau sur les yeux. Il y avait des quilles suspendues et il fallait qu'elles frappent dessus sans rien voir. Il y avait les courses au sac, les courses à brouette avec une grenouille dessus : on devait courir avec une brouette où il y avait une grenouille et on ne devait pas perdre la grenouille. Quand la grenouille sautait, on s'amusait bien. Quand il y avait la kermesse du faubourg de Soignies, on nommait un mayer du quartier. Les kermesses ont duré longtemps, mais maintenant, il y a trop de voitures.

Il y avait beaucoup de cercles dramatiques à Nivelles : La Gavotte, Les XIII, Le Bric-Broc, etc. Il y avait aussi la chorale catholique. On allait souvent s'amuser au Waux-Hall. C'était une belle salle des fêtes. C'était quelque chose de tapé<sup>164</sup>. Il y avait un balcon, des galeries sur le côté et une grande buvette.

Il y avait un bassin de natation pour s'amuser. C'était en face de l'hôpital, rue Samiette. Il y a aujourd'hui une rue qui s'appelle la rue du Vieux-Bassin. C'était tenu par les Lévêque. Le mari travaillait à la ville<sup>165</sup>. Il y avait une buvette. On buvait du soda. On avait chacun sa cabine. Il y avait des jours pour les femmes et même des jours pour les curés<sup>166</sup>.

Autrement, quand j'étais tout gamin, on s'amusait avec les copains du quartier. On jouait à la balle au mur. On allait marauder ensemble. On allait toujours à l'école avec sa chemise remplie de pommes (Mr J., ouvrier, né en 1906).

Il existait un tir pour ceux qui voulaient apprendre à tirer au fusil. Les gardes civiques allaient au tir et quand ils y allaient, beaucoup de Nivellois les suivaient avec de la musique militaire. Il y avait des guinguettes partout. Par exemple, Le Chant des Oiseaux<sup>167</sup>. On y allait en promenade. On allait y boire du lait, de la bière blonde et y manger des doubles<sup>168</sup>, des croquettes ou des gaufres. Le dimanche, on allait au parc de la Dodaine, [dans la partie] où il y avait des fleurs. Il y avait [là] un kiosque japonais où l'on donnait des concerts au bon temps<sup>169</sup>. Il y avait déjà des bancs. Sur le marché<sup>170</sup>, on donnait des concerts sur le kiosque [dressé] près de [la fontaine] Saint-Michel. On avait de beaux concerts. Il y avait trois sociétés de musique à Nivelles : celle des socialistes, celle des libéraux et celle des catholiques. Elles

---

162 Lire : « au même moment que les autres ».

163 Lire : « hors du pot ».

164 Lire : « de bien construit, de bien agencé ».

165 Lire : « était employé communal ».

166 Lire : « pour les prêtres et les religieux ».

167 Près du parc de la Dodaine, non loin de l'actuelle crèche communale.

168 Les doubles sont une spécialité culinaire de Nivelles. Elles se composent d'une double crêpe renfermant du fromage.

169 Lire : « quand il faisait beau, à la bonne saison ».

170 La Grand-Place.

faisaient elles-mêmes concerts ou demandaient aux autres gens<sup>171</sup> de venir faire concerts. Il y avait des soldats venus du côté de Mons<sup>172</sup> qui donnaient concert.

La Cave du Chapitre, sur la [Grand-]Place, c'était aussi une grande salle des fêtes. Il y avait tout. On jouait au [lancé de] fer. Il y avait beaucoup d'estaminets à l'époque. On jouait aux cartes. Quelques-uns avaient des coqs anglais et on faisait des concours de chant de coq dans les cafés. J'avais un petit coq et il a chanté jusqu'à 75 fois. J'ai toujours eu le deuxième prix. Il y avait aussi des concours de pinsons. Les gens allaient promener avec la cage. On sortait aussi pour le carnaval. Il n'y avait pas de cortège organisé dans le vieux temps. Les Nivellois organisaient eux-mêmes le cortège. Ils étaient tous costumés (Mr G., ardoisier, né en 1889).

Nous, on ne pouvait pas aller s'amuser en ville. Quand on rentrait de l'école, il fallait travailler. On pouvait seulement sortir pour aller à la messe le dimanche, à 8h00, et pour voir l'entrée de la grande procession<sup>173</sup> chaque année. Les seules grandes fêtes où nous allions, c'était quand on tuait le « pourchat<sup>174</sup> » dans une ferme ou l'autre : on allait « à tripes<sup>175</sup> », on faisait de la saucisse. C'était une grande fête (Mme C., fermière, née en 1901).

Les enfants sortaient souvent jouer dans la rue. Les garçons pêchaient aux endroits où la rivière était apparente<sup>176</sup>. Ils y allaient aussi nager quand il faisait beau.

Ma grande joie, c'était d'aller promener avec mes parents. On allait à Virginal à pied. Il existait des guinguettes sur les lieux de promenade. On y vendait du soda. C'était de la limonade, mais au lieu d'un bouchon, il y avait une bille<sup>177</sup>. On y vendait des gaufres. Quand j'avais vraiment bien travaillé, la plus belle récompense, c'était d'aller à Bois-Seigneur-Isaac en tram. Là, il y avait une grande guinguette avec des tables et des chaises à l'extérieur et surtout plein de jeux pour enfants : des toboggans, des balançoires, etc.

Avant 1914, tout le monde allait patiner sur la glace, même les moins riches. Mais il fallait attendre la mauvaise saison et quand il gelait, on y prenait plaisir, car on savait que l'on pourrait patiner.

Chaque époque de l'année avait ses joies et ses amusements particuliers. Les amusements étaient beaucoup plus simples. Les gosses s'amusaient avec presque rien. Ils adoraient faire des blagues aux passants.

Les enfants s'amusaient énormément à la foire d'octobre ou aux fêtes religieuses. Au carnaval, par exemple, nous sortions tous en famille. Tout le monde était déguisé et tous se mêlaient au cortège. Je me souviens d'une société dramatique, Les Sans Noms, qui ce jour-là jouait des petites pièces [de théâtre] de café en café (Mme J., institutrice, née en 1905).

---

171 Lire : « à des fanfares étrangères ».

172 Lire : « de la région de Mons ».

173 La rentrée du Tour Sainte-Gertrude.

174 Wallon : « le cochon ».

175 Lire : « on allait fabriquer et partager des charcuteries ».

176 Lire : « était accessible » (en ville, elle était déjà partiellement voûtée ou s'écoulait à l'arrière des maisons).

177 Lire : « la bouteille était fermée par une bille ».

## LES RELATIONS D'AFFECTION : LA FAMILLE

Les grands-parents vivaient avec leurs enfants et leurs petits-enfants, surtout chez les moins riches. Quand un enfant se mariait, il continuait à vivre chez ses parents. Pas tous, mais c'était fréquent à l'époque. Le soir, toute la famille se rassemblait dans la cuisine et on racontait des histoires au culot du feu<sup>178</sup>. Quand j'étais enfant, je riais comme un petit fou en écoutant toutes ces histoires de vieux. Les familles étaient presque toutes des familles nombreuses. Les réunions de famille étaient très fréquentes. On se réunissait pour jouer aux cartes ou pour les grandes occasions, comme les communions solennelles. Il y avait néanmoins beaucoup de contacts humains en dehors de ces occasions. On allait volontiers rendre visite à un oncle, à un cousin, etc. (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

Avant, on allait souvent les uns chez les autres pour les communions, pour les fêtes. Les premières communions étaient beaucoup plus solennelles que maintenant. En face de chez nous, il y avait un vieux monsieur de plus de 83 ans. Il racontait des tas d'histoires sur Nivelles. À ce moment-là, j'avais 19-20 ans et je m'en moquais un peu, parce que de mon temps on ne s'intéressait pas à l'histoire comme vous le faites aujourd'hui (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

J'ai vécu avec mon père et ma mère. Nous étions dix enfants. Deux sont décédés tout jeunes. Nous étions heureux. Les filles étaient d'un côté et les garçons de l'autre. C'était le bon temps. Le soir, on se réunissait autour du poêle de Louvain. Il y avait une baguette<sup>179</sup> qui faisait le tour du poêle et chacun y mettait les pieds. Le père ne racontait pas d'histoire, il n'était jamais là. On rigolait entre nous. Quand il revenait, si un de nous avait le malheur de broncher, ils nous regardaient simplement au-dessus de sa gazette et on savait ce que cela voulait dire : il fallait prendre son assiette et aller manger ailleurs. À ce moment-là, on était discipliné et on n'hésitait pas à aider ses parents. Il y avait des travaux de ménage à faire et les enfants devaient s'y mettre. Moi, je devais chaque jour aller chercher l'eau au puits. La maman était très bien considérée. Le père était toujours parti, la maman était toujours là. Le père travaillait seulement trois jours par semaine. Avec ça, il avait assez pour boire ses verres. J'ai beaucoup travaillé. C'était dur. Il y avait beaucoup de grandes familles à Nivelles (Mr J., ouvrier, né en 1906).

On se réunissait le soir, en famille. Papa jouait de l'accordéon. On jouait aussi aux cartes. À ce moment-là, on ne parlait pas de mauvais ménage. Je m'en souviens, j'étais élève à l'école du Béguinage. Dans ma classe, il y avait une petite fille, Fernande B., dont le père avait quitté la mère. C'était toute une affaire. Chaque matin, toute l'école priait pour que le papa de Fernande revienne auprès de sa maman. Cela prouve bien que c'était extraordinaire et peu fréquent. À cette époque, on ne parlait pas non plus de vols ou de meurtres. Il y avait bien des vols d'œufs ou de petites babioles, mais pas plus, pas comme maintenant (Mme C., fermière, née en 1901).

---

178 Lire : « autour du feu ».

179 Lire : « une tige métallique ».

## LES RELATIONS D'AGRESSIVITÉ : LA GUERRE

J'ai vécu la guerre de 1914 difficilement, comme tout le monde. On avait du mal pour trouver à manger et pour travailler parce qu'on aimait mieux ne rien faire que de travailler pour les Boches. Il y a eu des déportations.

Le pain était rare. On courait d'une ferme à l'autre. J'ai été une fois avec la servante de mon oncle. On avait 10 kg de pommes de terre et on s'est fait prendre par la patrouille. Il fallait aller à la Kommandantur. La petite servante était serrée<sup>180</sup> parce qu'elle n'avait pas sa carte d'identité. Moi, j'avais la mienne. Ce sont les Allemands qui ont inventé<sup>181</sup> les cartes d'identité pendant la guerre de 1914. La Kommandantur était au palais de justice. Là, j'ai reconnu un Allemand que j'avais vu à l'imprimerie [de mon père] parce que le moindre imprimé devait être soumis à la censure et c'était celui qui nous apportait toujours les autorisations. Donc, il me connaissait aussi. J'ai dit à la servante en wallon : « En voilà un qui me connaît bien ». Quand ceux qui nous avaient pris ont été partis, il m'a dit : « Vous savez bien qu'on ne peut pas transporter des pommes de terre ». Je lui ai dit : « Donnez-nous assez à manger et on n'ira pas en chercher ». J'ai compris que ce qu'il voulait savoir, c'était qui avait fourni [les pommes de terre] pour les coller<sup>182</sup>. J'ai proposé à l'Allemand de venir avec moi, que j'allais le conduire. Je l'aurais perdu en chemin, car je ne savais pas moi-même exactement où j'avais été. Il m'a répété qu'on ne pouvait pas. J'ai dit qu'il y a tant de choses dans la vie qu'on fait et qu'on ne peut pas faire : « Vous autres, j'ai dit, vous ne pouviez pas venir en Belgique et vous y êtes bien venus ». Il a dit que c'était par nécessité et j'ai dit que c'était par nécessité qu'on allait chercher des pommes de terre. J'ai dit que l'amende, je m'en fichais, mais j'ai demandé qu'il me laisse les pommes de terre. Il a dit : « Allez, c'est bon pour une fois, parce que la prochaine fois, on vous prendra ! ». J'ai dit que la prochaine fois, je ne me laisserais plus prendre. Mon père était embarrassé parce que nous ne rentrions pas. Nous sommes restés deux heures à la Kommandantur. Je me verrai toujours sortir de là. On riait comme des folles. Quand on est arrivé, papa m'a demandé d'où nous venions et il trouvait drôle<sup>183</sup> de nous voir rire en rentrant. C'était dans l'obscurité, il y avait occultation. Nous étions à pied. Chacune tenait une poignée du sac et on le balançait. Je crois que le Boche a cru qu'on se fichait de lui. Certaines personnes travaillaient encore, obligées par les Allemands. Les journaux ne paraissaient pas. Plus de trains. Il n'y avait plus qu'un tram poussif, le tram à vapeur qui allait de Nivelles à Bois-Seigneur-Isaac, Braine-l'Alleud et là, correspondance avec les trams pour Hal. C'était tout un événement d'aller à Hal (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

Je me rappelle les premiers Allemands que j'ai vus. C'était dans un café et il distribuait des bonbons aux enfants (Mr J., ouvrier, né en 1906).

En 1914, mon père a pleuré pour la première fois de sa vie, la guerre s'annonçait. Il y avait le rationnement, mais je trouve qu'on n'a pas vraiment eu faim. À la maison du moins nous n'avons manqué de rien. C'est-à-dire que moi si, parce que je n'aimais rien de ce que l'on me servait le midi et je complétais toujours mes repas avec des tartines de confiture. Pendant la guerre, bien sûr, il n'a plus été question de cela. Nous n'avions pas faim parce que

---

180 Belgicisme : « avait très peur », « était paniquée ».

181 Lire : « introduit en Belgique ».

182 Dans le sens de « punir ».

183 Dans le sens de « curieux », « singulier », « anormal ».

nous étions entourés de fermes. Nous étions leurs clients avant la guerre et ils ont continué à nous approvisionner. Bien entendu, les fermiers privilégiaient leurs anciens clients. Mais, en général, ils n'ont pas profité de la situation. Ils offraient leurs produits à des prix raisonnables. Notez bien qu'ils auraient pu en profiter, car avant la guerre, ils n'étaient pas fort bien considérés.

J'ai souvent dîné à la Salle du Chapitre<sup>184</sup>, sur la Grand-Place. On n'y servait un repas assez copieux : soupe, viande, petit dessert. Mais pas de pain. Il fallait en apporter si on en voulait. Ce n'était pas une « soupe populaire ». Il fallait payer son repas. C'était une sorte de grand restaurant populaire. Il y avait de grandes tables et on se retrouvait là en famille. C'est un assez bon souvenir. La soupe populaire était distribuée gratuitement à certains endroits [de la ville] pour les nécessiteux. L'institution du chômage, qui existait avant la guerre, s'occupait aussi des non-travailleurs. À l'hôpital étaient distribués des soins gratuits, de la nourriture, du charbon.

Les gens avaient très peur des Allemands et surtout des uhlans avec leur casque à pointe. Il y avait eu des représailles. En fait, ce sont des Français qui avaient attaqué une patrouille allemande et ceux-ci croyaient que c'étaient des Nivellois qui avaient fait le coup.

Des déportés français ont amené la grippe espagnole à Nivelles. Ce fut terrible. C'était une affreuse maladie. On concentrait les malades dans la collégiale. Il y en avait partout. Ils étaient allongés sur de la paille. Malgré cela, on faisait messe dans le chœur. L'école du Béguinage avait réservé une partie de ses bâtiments pour soigner les malades. Les sœurs les soignaient ainsi que des aides bénévoles. C'est ainsi que beaucoup de Nivellois sont morts. La grippe espagnole, cela a été terrible. L'école se tenait quand même.

Je me rappelle l'hiver 1916. Il a fait très froid. Les enfants allaient à l'école le matin et restaient [en classe] jusqu'au moment où ils ne pouvaient plus tenir à cause du froid. Alors, ils rentraient chez eux.

Les tickets de nourriture étaient distribués à l'hôtel de ville. Il y en avait encore en 1920. Ce que je peux dire, c'est que toute la vie pendant la guerre tournait autour du problème de l'approvisionnement. On était toujours occupé [à se ravitailler]. On devait aller chercher 1 kg de farine dans telle ferme, 1 kg de pommes de terre dans telle autre, etc. Jamais on n'a fait autant de kilomètres à pied. Quand on allait rendre visite à n'importe qui, la conversation portait toujours sur l'approvisionnement.

Je me rappelle un fait. J'étais tout enfant durant la guerre. Il y avait une sentinelle allemande près du carrefour du boulevard de la Fleur-de-Lys et du faubourg de Bruxelles. On m'envoyait porter un paquet dans une maison, je ne me rappelle plus laquelle. Je ne savais pas ce que contenait le paquet, mais après j'ai appris qu'il s'agissait d'exemplaires de « La Libre Belgique », l'ancien « Patriote ». Les Allemands interdisaient bien entendu la lecture de ce journal. Tout le monde donc, même les enfants, participait à la lutte contre les occupants (Mme J., institutrice, née en 1905).

---

184 La « Cave du Chapitre », à l'emplacement actuel de l'hôtel de ville, possédait une grande salle où se tenaient des bals, des banquets, des séances de cinéma.

# LES RELATIONS D'AUTORITÉ

## La vie politique

Il y avait trois partis politiques à Nivelles : les catholiques, les socialistes et les libéraux. Ils avaient chacun un café qui leur servait de local et de bureau : le Café des Arts, sur la [Grand-]Place, pour le parti catholique ; la Maison du Peuple, rue de Soignies<sup>185</sup>, pour le parti socialiste ; l'Union<sup>186</sup>, pour le parti libéral. Le pouvoir [communal] dépendait des élections. Il y avait des luttes épiques. Pour les catholiques, les chefs de file étaient de Burllet<sup>187</sup> et Delcroix<sup>188</sup>, propriétaire des papeteries Delcroix. Les socialistes étaient formés des ouvriers<sup>189</sup> de la Métallurgique<sup>190</sup> et des différents petits ateliers nivellois. Les libéraux étaient soutenus par [le patronat des] grandes usines, le pouvoir de tête<sup>191</sup> des Ateliers métallurgiques : contre-maîtres, ingénieurs, [dont] certains [étaient] anticléricaux (Mme M., couturière, née en 1901).

## Les services publics

Les musées. Il y avait un musée très simple, très sincère. C'était une reconstitution d'un café d'avant 1900. Ce n'était pas un musée à caractère scientifique. Il n'était pas organisé par des historiens qualifiés, mais par des gens comme moi qui réunissaient leurs souvenirs. Le premier musée [communal] était situé dans la Cave du Chapitre, à l'emplacement de l'hôtel de ville, où se trouvait l'ancienne abbaye. Je ne sais pas quand il a été créé, mais je sais qu'en 1912, il s'y trouvait. Pendant la guerre [de 1914], il a été transféré dans une maison de la rue de Charleroi.

L'hôtel de ville. C'était l'ancien palais abbatial. Il était très beau à l'intérieur. Il y avait une magnifique cage d'escalier et une salle ornée où étaient [conservés] les restes du chœur [de la collégiale], mais l'hôtel de ville, ce n'était qu'un petit machin<sup>192</sup> de rien du tout. Il n'y avait qu'un type<sup>193</sup> à la population et un à l'état civil. Le maire était le chef de la commune, avec deux échevins, un secrétaire, deux employés et un concierge.

Les complexes sportifs. Il n'y avait pas grand-chose. Il y avait un terrain de football au faubourg de Namur. Il y avait aussi des étangs aux « près Rase<sup>194</sup> ». Le jeu de balle [pelote] se jouait sur la Grand-Place, lors des rencontres importantes, mais on y jouait à plusieurs endroits : à la gare de l'Est, sur l'Esplanade<sup>195</sup>, etc. Avant 1914, on pouvait jouer autant qu'on voulait dans les rues. Il n'y avait pas d'autos et il ne passait qu'une charrette toutes les heures. À la Grand-Place, il y avait toute une enceinte de bois qu'on montait et qu'on démontait pour

---

185 En face de l'actuel bâtiment occupé par la direction générale du Forem.

186 Situé également sur la Grand-Place.

187 Pierre de Burllet (1876-1938), bourgmestre de Nivelles de 1919 à 1921.

188 Ferdinand Delcroix, bourgmestre de Nivelles de 1916 à 1919 et de 1927 à 1933.

189 Lire : « Le parti socialiste était composé d'ouvriers... ».

190 Les Ateliers métallurgiques de Nivelles

191 Lire : « les cadres ».

192 Lire : « bâtiment ».

193 Lire : « employé ».

194 Probablement du nom de son propriétaire. Prairie marécageuse située à l'emplacement actuel de la plaine de sports aménagée en 1936-1938 dans le prolongement du parc de la Dodaine.

195 Place Émile de Lalieux.

voir jouer à la balle. C'était une clôture en lattes, plus ou moins à claire-voie. Il y avait des chaises, des bancs et des places à rester debout. Il y avait aussi des salles de gymnastique.

Les bibliothèques. Il y avait celle de Saint-Vincent-de-Paul où il y avait plus de 15 000 volumes. Il y avait la bibliothèque [de la Maison du] Peuple et celle de l'Union libérale.

La gendarmerie. Elle a toujours existé.

Les pompiers. Des volontaires ont remplacé les anciens serments.

Les boueux<sup>196</sup>. C'était des ouvriers communaux [qui ramassaient les immondices] avec un tombereau tiré par un cheval. Au Nouvel An, ils allaient partout [de porte en porte] chercher leur bon an<sup>197</sup>.

La poste. Peu de changements. Toutefois, on était servi le dimanche. En ce temps-là, on imprimait des timbres avec une petite ajoute en dessous. Il y était marqué : « Ne pas livrer le dimanche », en français et en flamand. Cela a duré des années. Alors, si vous laissez la vignette, c'est que vous n'étiez pas partisans de la distribution du dimanche. Le facteur passait plusieurs fois par jour. Dans ce secteur-là, il n'y a sûrement pas d'amélioration aujourd'hui, bien au contraire. La poste était un tout petit bâtiment près de la banque de Bruxelles<sup>198</sup>. Un percepteur des postes, c'était une personnalité !

Les banques. Il y avait la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite, la Caisse [d'Épargne] Communale et d'autres banques encore, la Banque du Centre notamment. On y plaçait ses économies et surtout des obligations ou des titres [de sociétés] qu'on achetait chez les agents de change. Quand on avait assez d'argent, on faisait bâtir sa maison. Par contre, déposer de l'argent en banque, comme maintenant, cela n'existait pas, pas plus que les chèques et les virements. On gardait son argent dans le bas de laine<sup>199</sup> (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

L'hôtel de ville. Il n'y avait pas grand-chose<sup>200</sup>. Il y avait seulement trois employés.

La police. Il n'y avait pas beaucoup d'hommes : [Étienne] Grislein, [Omer] Girard, le champêtre [Émile] Hulin, [Joseph] Paillet et Crinquignol qui fut déplacé parce qu'il avait commandé à un agent de tirer sur un homme.

La poste. Ce n'était pas grand. Quand on était à trois dedans<sup>201</sup>, il y en avait un de trop (Mr G., ardoisier, né en 1889).

## LA TRANSMISSION DU SAVOIR

### La langue

À Nivelles, on parlait wallon, mais il était différent entre le centre-ville et le faubourg de Charleroi. L'aclot était la langue de l'enclos<sup>202</sup>. Le français était la langue véhiculaire. Ni-

---

196 Lire : « éboueurs ».

197 Lire : « leurs étrennes ».

198 À la Grand-Place.

199 Dans le sens de « chez soi ».

200 Lire : « Ce n'était pas une grosse administration ».

201 Lire : « à l'intérieur du bureau ».

202 L'intra-muros.

velles a toujours été polyglotte<sup>203</sup>. Le tiers des archives dans le temps<sup>204</sup> est en flamand. En 1950, si on parlait wallon au collège, on avait deux heures de retenue. Ce qui me frappe beaucoup, c'est qu'il y a une personne qui s'occupe beaucoup de wallon maintenant et son mari était professeur au collège. C'est lui qui donnait les heures de retenue quand il entendait parler wallon. Donc, on voit un changement dans les mentalités, un certain retour aux sources. Les garçons parlaient davantage le wallon que les filles. Il arrivait qu'on parle wallon à certains et français à d'autres, sans que ce soit une question de caste. Le wallon est plus poétique, à mon avis. Ainsi, au théâtre, « El Rouïse dè sinte Ernèle<sup>205</sup> », c'est unique. Je ne sais pas ce que les jeunes en pensent, mais si vous l'entendez en français cela ne donne rien. Le wallon actuel est plus artificiel que dans notre jeune temps. Je crois que c'est mal de vouloir canaliser le wallon et de le standardiser. Quand je lis le wallon, c'est comme si je lisais du chinois. Il y a des expressions qui ne sont pas du wallon nivellois mais du wallon étranger. Le principal, c'est qu'on le parle encore. On l'utilisait en société ou pour engueuler son voisin, mais le wallon n'est pas vulgaire pour cela. Une petite ironie, comme une petite méchanceté, est bien plus frappante en wallon (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

## L'information

Il y avait un sonneur en ville qui annonçait les principales nouvelles, les communications locales. Il y avait aussi le « Petit Nivellois<sup>206</sup> » et « Jean Prolo<sup>207</sup> », [feuillet d'information] tirés au duplicateur. Il y avait beaucoup de librairies. Il n'y a pas beaucoup de changements dans les journaux. Il y avait des quotidiens et des hebdomadaires locaux qui donnaient les informations. D'autres petites feuilles aussi. À toutes les séances de cinéma, il y avait des informations sous la forme d'un journal illustré, cela s'appelait les « actualités ». La radio a commencé plus tard. J'ai vu la première radio en 1912. C'était dans une réunion. On devait entendre Radio Paris. [En réalité,] un loustic avait installé un émetteur tout près et disait des blagues : il y avait de [sacrés] farceurs alors ! Il y avait des grands journaux : Le Patriote<sup>208</sup>, Le Peuple, Le Soir. Il n'y avait pas tant d'abonnés. Il n'y avait pas de journaux muraux, mais comme maintenant [il existait] des affiches publicitaires, commerciales, notariales, etc. Il y avait aussi des journaux locaux que tout le monde recevait. La télévision n'existait pas. Le cinéma parlant est arrivé un moment donné. Cela frappait. N'oubliez pas qu'à notre âge, nous partons de la bougie pour passer à la lampe à pétrole, au gaz, puis à l'électricité. En technique, nous sommes partis de la charrette pour arriver au Concorde. C'est fantastique comme notre génération a véritablement été retournée<sup>209</sup> (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

Il y avait des journaux quotidiens : La Libre Belgique, qui s'appelait alors Le Patriote, Le Soir, etc. Il y avait aussi des petits journaux locaux : Le Petit Nivellois, par exemple, des

---

203 Dans le sens de « bilingue ».

204 Lire : « anciennes ».

205 « La Rose de sainte Renelde », pièce dialectale de Georges Williame (1863-1917) créée par le cercle littéraire « La Gavotte » à Nivelles le 2 mars 1890.

206 Organe de la Fédération des Œuvres catholiques de Nivelles, hebdomadaire diffusé de 1906 à 1914.

207 Organe des socialistes nivellois, hebdomadaire diffusé de 1913 à 1967.

208 *Le Patriote*, quotidien catholique fondé en 1884 à Bruxelles, interdit en 1914, remplacé par *La Libre Belgique* en 1915.

209 Lire : « les changements vécus par notre génération ont vraiment été considérables ».

journaux politiques de quatre pages, le bulletin paroissial pour l'église, etc. Il y avait un crieur public. Il s'appelait Foche. Il habitait rue de Bruxelles dans une petite maison. Dans certaines villes, le crieur public avait un tambour, mais à Nivelles il avait une cloche. Après, on a eu les haut-parleurs, comme les marchands qui passent aujourd'hui [en rue]. On a eu la radio un peu avant la guerre de 1940. J'ai écouté le premier concert avec des écouteurs, c'était en 1922. Cela a surtout pris de l'extension vers 1930-1935 avec les expositions de 1930 à Bruxelles et de 1935 à Anvers (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

Les élections, c'était un événement. Les différents hommes politiques avaient des jeunes gardes. Souvent, il y avait des bagarres de rue, des arrachages d'affiches. Il y avait les différents petits journaux des partis politiques qui éditaient des pamphlets pour brimer les autres candidats<sup>210</sup>, les tourner en ridicule en fouillant dans leur vie privée (Mme J., institutrice, née en 1905).

## L'enseignement

Il y avait déjà des gardiennes<sup>211</sup> à cette époque, vers 1900. C'était des écoles particulières tenues par des personnes qui n'étaient pas forcément diplômées<sup>212</sup>. On apprenait à écrire un peu à l'école primaire et les filles à coudre. Pour le jardin d'enfants, en 1900, il y avait l'école gardienne officielle, l'école du Béguinage et l'école du Sacré-Cœur. Mademoiselle Angèle était l'institutrice de ma première classe et ma femme a eu sœur Marie. Il y avait peu d'institutrices diplômées. Il n'y avait qu'une école normale pour toute la Wallonie<sup>213</sup> et elle était ici, à Nivelles. C'est l'école normale actuelle, qui existait déjà alors. Il y avait aussi l'école normale de l'Enfant-Jésus pour les filles. Ma femme a été élève à l'école normale d'Hoegaerden, où se trouvait la maison mère des sœurs du Sacré-Cœur. En ce temps-là, l'Institut de l'Enfant-Jésus n'avait que sa section normale et son école d'application, mais uniquement pour les humanités traditionnelles<sup>214</sup>.

À cette époque, il y avait plus de respect pour les enseignants. À Nivelles, ils étaient considérés comme une classe sociale favorisée parce que le niveau de vie général était assez bas. Tout le monde se rendait compte que l'enseignant était quelqu'un qui avait une formation et une éducation supérieure à la moyenne des gens. L'université n'accueillait que quelques jeunes gens. Celui qui était diplômé de l'école moyenne était déjà quelqu'un. Et, que ce soit le médecin, le curé, l'enseignant, ils étaient de toute façon plus disponibles et plus serviables. Maintenant, ils font leur travail et c'est tout. En ce temps-là, on leur demandait des conseils, des aides, et ils étaient ainsi plus efficaces vis-à-vis de la population.

Tout le monde n'avait pas la chance d'aller à l'école. L'école obligatoire primaire date d'un peu avant 1914. Les vrais illettrés<sup>215</sup> n'ont été supprimés qu'à ce moment-là. Il y a toujours eu beaucoup d'écoles à Nivelles. Outre celles citées auparavant, il y avait aussi l'école primaire

---

210 Lire : « nuire aux candidats adverses ».

211 Belgicisme : « école maternelle, enseignement préélémentaire ».

212 Détentrices d'un diplôme pédagogique.

213 Le témoin s'exprime en historien : la situation décrite est celle du milieu du XIXe siècle. Vers 1900, il y avait de nombreuses écoles de formation d'enseignants.

214 L'enseignement secondaire de l'Institut de l'Enfant-Jésus a adopté les programmes de l'enseignement dit rénové en 1979, peu de temps avant la collecte du témoignage de monsieur D.

215 Lire : « analphabètes ».

communale, pour les garçons et les filles. C'était la plus fréquentée. Il y avait aussi l'École Jeuniaux<sup>216</sup> et l'école d'application de l'École normale de l'État, l'École des Frères des écoles chrétiennes, toutes bien courues. Il y avait le Collège épiscopal et l'Athénée qui drainaient tous les jeunes gens des environs en âge d'école secondaire. Les élèves venaient à pied de Petit-Rœulx, d'Obaix, etc. Plus tard, il venait à vélo. Il y avait des pensionnaires : des garçons au collège et des filles à l'Institut de l'Enfant-Jésus. L'Institut du Sacré-Cœur offrait aussi le pensionnat. C'était plutôt une école professionnelle, de commerce et de couture. Personnellement, j'ai fait mon école primaire à l'École communale puis je suis allé à l'École industrielle des Arts et Métiers. Cette école existe depuis 1915. Pendant la guerre, plus personne ne travaillait, sauf ceux qui conduisaient les trams. C'est à l'initiative de la Métallurgique<sup>217</sup>, qui avait gardé un bureau d'études et de dessins, que s'est ouvert l'École industrielle des Arts et Métiers. J'y suis allé en 1917. C'est monsieur Peeters, le directeur de la Métallurgique, qui a donné le départ de cette école. Au début, en 1917, on était 45 ou 50 élèves. Les jeunes gens qui étudiaient à l'université allaient à Louvain ou à Bruxelles. À Mons, il y avait l'École des mines qui formait des ingénieurs des mines. Moi, j'ai fait une carrière industrielle. J'ai travaillé à la Métallurgique et en même temps, je suivais des cours du soir à l'Institut des Arts et Métiers et à l'Académie. J'ai appris sur le tas, petit à petit. Je suis arrivé à un niveau où j'ai eu des ingénieurs sous mes ordres. Mais j'ai trimé. En trimant, à cette époque, on pouvait arriver à quelque chose. Un peu de chance et beaucoup de travail m'ont permis d'arriver à une situation assez exceptionnelle pour ce temps-là (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

J'ai été à l'École communale de Nivelles. Elle était où est maintenant le Lycée de jeunes filles<sup>218</sup>. Les classes sont encore telles que quand j'y allais. Les grands bâtiments blancs, c'étaient les classes. Après la guerre de 1914, quand on a voté la loi sur l'instruction obligatoire, on était obligé d'aller en classe jusqu'à 14 ans. En principe, les primaires finissaient à 12 ans. On a dû transformer un peu les études pour les faire coïncider avec l'école moyenne<sup>219</sup>. Celle-ci a surtout changé après la guerre de 1914. À Nivelles, il y avait l'école communale des garçons, mais celle qui avait le plus de succès était l'école des Frères. Pour les filles, il y avait l'école du Sacré-Cœur, celle du Béguinage et celle de l'Enfant-Jésus. À l'Institut de l'Enfant-Jésus, il n'y avait pas d'externat, mais il y en avait un à l'Institut du Sacré-Cœur. Là, il y avait une école professionnelle. Nous, c'est un prêtre qui nous a fait aller à l'École communale. Il y a eu une discussion à la maison : papa, dont les sœurs avaient été élèves à l'Institut du Sacré-Cœur, voulait nous y mettre. Maman, elle, avait été à l'école du Béguinage. Elle a demandé conseil au prêtre. Celui-ci lui a dit : « Mettez-les à l'École communale, comme cela vous ne paierez rien et, avec l'argent économisé, vous leur ferez faire des études ». L'École communale était quand même catholique. Toutes les institutrices sortaient de l'école normale de l'Institut de l'Enfant-Jésus, où presque toutes. D'ailleurs, les libéraux allaient à l'école du Béguinage et les catholiques à l'École communale. Maintenant, on ne fait plus tellement attention à la politique.

Ce dont je me souviens, c'est de l'incendie de l'Institut de l'Enfant-Jésus. C'était en 1909, au mois d'août<sup>220</sup>. À un moment donné, on a crié : « Il y a le feu à l'Enfant-Jésus ». Tout brûlait. À ce moment-là, nous habitons rue des Brasseurs.

---

216 École primaire de l'État, rue de Charleroi.

217 La « Métallurgique » (Ateliers métallurgiques de Nivelles), créée en 1871, appelée « La Brugeoise et Nivelles » en 1956, est une usine de construction de matériels de chemin de fer. Elle a fermé en 1989.

218 Rue Seutin. L'établissement n'existe plus. Il a été absorbé par l'Athénée royal de Nivelles en 1970.

219 Belgicisme : « école secondaire inférieure ».

220 Le 6 août 1909, vers 13h00.

Je me rappelle aussi, mais c'était en 1919 ou 1920<sup>221</sup>, de l'incendie de l'École normale. Ça, c'était terrible. Il y a eu cinq brûlés. C'était en février et il gelait. On avait des amis qui habitaient le Mont-Saint-Roch, sur la hauteur. Ils avaient vu le feu de chez eux. Ils avaient deux filles qui sont venues sonner chez nous pour [nous] prévenir et mon père a dit : « Non, laissez-les dormir ! ». Les curieux et ceux qui voulaient aider se dirigeaient d'après les lueurs [de l'incendie] parce qu'ils ne savaient pas où c'était. On n'a pas pu soigner<sup>222</sup> le feu parce que c'était le premier incendie depuis la guerre. Le bourgmestre avait promis d'acheter du nouveau matériel, mais ne l'avait pas encore fait. Les tuyaux étaient inutilisables, car les Allemands, en s'en allant, les avaient crevés. Alors, quand on a voulu arroser, on n'a pas pu. On a appelé les pompiers de Bruxelles. La première chose qu'ils ont dite en arrivant, c'est qu'il y avait des victimes. Ils le sentaient. Le surveillant [du dortoir] et cinq étudiants étaient morts. J'ai connu un étudiant rescapé qui habitait près de chez nous. Il racontait qu'il s'était sauvé en chemise [de nuit] en descendant le long de la gouttière<sup>223</sup> ; en chemise de nuit, parce qu'on n'avait pas de pyjama en ce temps-là. C'est lui qui, en chemise et malgré qu'il gelait, est allé au bureau de police dire qu'il y avait le feu. L'agent l'a empêché de repartir pour qu'il ne prenne pas froid et il m'a dit qu'il n'avait même pas eu un rhume. L'agent de service, un nommé Mathieu, a sonné le tocsin. C'était une clochette qu'on faisait aller<sup>224</sup> à la collégiale. Il avait la clé de la petite tour Jean de Nivelles. Maintenant, il y a les « alertes ». Elles existent depuis la guerre de 1940. La clochette sonnait donc sur la Grand-Place et les gens n'avaient rien entendu, car les vents étaient contraires. La bise soufflait. On craignait l'extension du sinistre à la clinique Stouffs. On a alors évacué les malades. Les pompiers arrosaient les murs de la clinique. C'était des bâtiments avec beaucoup de bois. Maintenant, tout est en béton. Il reste quelque chose<sup>225</sup>, je crois, de la porte de l'École normale dans un coin au-dessus de la rue Al Gaille<sup>226</sup>. Cette porte est l'ancienne porte de l'École normale qu'on a transformée. On a reconstruit une nouvelle École normale dans la rue Émile Vandervelde (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

L'école était obligatoire jusqu'à 14 ans. Moi, j'ai été à l'école officielle, l'École Jeuniaux, rue Charleroi. Le professeur s'occupait de toutes les branches et il enseignait en même temps à des classes différentes. On apprenait même la musique. Tout le monde se mettait autour du piano et on chantait tous ensemble. C'est là que j'ai appris la chanson de Jean de Nivelles. Tout le monde devait l'apprendre à l'époque. On parlait wallon à la maison, mais on apprenait le bon français à l'école. Avant, j'avais été à l'École des Frères, rue des Juifs, mais j'ai été mis dehors, car il fallait aller à la messe tous les matins à l'église Saint-Nicolas et moi je m'enfuyais toujours (Mr J., ouvrier, né en 1906).

On avait congé le jeudi après-midi<sup>227</sup> et le dimanche<sup>228</sup>. J'ai été à l'École communale, puis je suis rentré à l'École de coupe de mademoiselle de Lalieux<sup>229</sup>, L'Ouvroir, qui se trouvait plus ou moins à l'emplacement actuel de la poste. Comme école, il y avait l'École des Frères, rue Saint-Maurice. 90 % des Nivellois y allaient. Ils allaient à la messe à l'église

---

221 Le 3 février 1920, vers 23h00.

222 Lire : « éteindre ».

223 En réalité : « la descente d'eau ».

224 Lire : « qu'on sonnait ».

225 Lire : « un vestige ».

226 Lire : « en haut de la rue Al Gaille ».

227 Jusqu'en 1960, le demi-jour de congé scolaire hebdomadaire était le jeudi.

228 Les cours se donnaient le samedi, puis seulement le samedi matin. Le congé du samedi remonte à 1974.

229 Berthe de Lalieux de la Rocq (1891-1980).

Saint-Jean-et-Nicolas tous les matins, mais seulement à partir de la classe de troisième, pas avant. Il y avait aussi l'École Jeuniaux, qui n'existe plus. Celui qui était renvoyé de l'École des Frères allait là, ou ceux qui étaient des anticléricaux fanatiques. Il y avait l'école d'application de l'École normale de l'État. Pour les filles, il y avait l'École communale des filles, rue Seutin, et l'école du Béguinage. Il y avait l'école gardienne du Béguinage, très fréquentée. Au-dessus<sup>230</sup>, il y avait le Collège Sainte-Gertrude, l'Athénée royal, place du Souvenir, où se situe aujourd'hui le tribunal du travail, près de la porte de Saintes. Comme écoles de coupe, il y avait donc L'ouvrier, sur la Grand-Place. C'était une école non payante. Il y avait aussi l'École des demoiselles Pardonche, au Mont-Saint-Roch. Celle-là était payante (Madame M., couturière, née en 1901).

J'ai commencé à travailler à l'âge de 10 ans. À cette époque-là, on n'était pas obligé d'aller à l'école (Mr G., ardoisier, né en 1889).

On a été à l'école du Béguinage, et même à l'école payante. Quand on rentrait de l'école, à quatre heures, il fallait travailler à la ferme. On allait à l'école à pied, en galoches, avec un châle noir qu'on nouait croisé sur la poitrine et fermé dans le dos. On avait un tablier noir (Mme C., fermière, née en 1901).

J'ai fait mes gardiennes à l'école du Béguinage. Il existait une école gardienne communale rue Bléval, mais elle accueillait les plus nécessiteux. J'ai fait mes études primaires aussi à l'école du Béguinage. Il y avait des classes payantes et non payantes. Celles-ci se trouvaient du côté de la rue. J'ai ensuite fait un régentat<sup>231</sup> scientifique à l'École normale de l'Enfant-Jésus. Il fallait être interne en ce temps-là. Le régentat durait trois ans, mais on ne pouvait y entrer qu'à 18 ans. Pour les élèves qui quittaient l'enseignement moyen à 16 ans, ce qui était mon cas, une année préparatoire était prévue. Les élèves qui ne faisaient pas cette année préparatoire devaient subir un examen d'entrée. La vie d'interne était un peu dure, toujours comme maintenant d'ailleurs. Il fallait se lever à 6h00 du matin. À 6h30, c'était la messe puis le déjeuner. Nous mettions ensuite de l'ordre dans nos chambrettes, puis c'était la récréation et à 7h45 les cours débutaient jusqu'à 12h00. Il reprenait à 13h30 jusqu'à 16h00. Après, c'était l'étude. J'ai terminé mon régentat en mathématique. Mes professeurs étaient toutes religieuses. À l'école primaire, les élèves étaient moins stressés que maintenant, car les cours commençaient à 8h30 mais finissaient à 11h30 pour reprendre à 13h30 jusqu'à 16h00. Ils avaient donc plus de temps libre à midi. En première année, au régentat, nous donnions déjà des cours, mais à nos camarades de classe. En deuxième année, nous donnions déjà des leçons à l'école d'application. À cette époque, il n'y avait que deux sections de régents : les littéraires et les scientifiques. Comme régente en mathématique, je suivais néanmoins des cours de langue, d'histoire-géographie, de science. À cette époque, c'était respectable pour une jeune fille de faire un régentat, car les filles n'allaient pas encore à l'université. Je me plaisais énormément à l'Institut de l'Enfant-Jésus. À l'internat, nous pouvions recevoir nos parents le dimanche, de 16 à 18 heures, mais moi je n'allais jamais au parloir, car c'était le meilleur moment pour s'amuser dans l'école, il n'y avait presque pas de surveillance. Après avoir terminé mon régentat scientifique, j'ai donné des cours de mathématiques, mais aussi d'histoire et de géographie à l'Institut de l'Enfant-Jésus, alors que je n'étais pas du tout formée pour cet enseignement. Au régentat, on nous apprenait surtout à avoir une méthode de travail efficace et avec cela, vous pouviez tout enseigner. Mon père n'a pas voulu que je continue à enseigner

---

230 Lire : l'enseignement secondaire.

231 Belgicisme : « agrégation à l'enseignement secondaire inférieur ».

à l'Enfant-Jésus. Les sœurs ne payaient pas assez. J'ai enseigné ensuite à l'École communale, rue Seutin. Là, j'étais institutrice. Après avoir eu pendant un an une classe de sixième primaire, les autres professeurs ont décidé de me confier les plus petits : la première et la deuxième année. J'ai eu beaucoup de difficultés à m'y faire. Je ne savais pas par quel bout prendre les enfants. J'ai suivi un stage à Bruxelles destiné aux enseignants qui éduquaient les handicapés. Beaucoup de leurs méthodes m'ont aidé pour éduquer les plus petits. J'étais assez révolutionnaire dans mon école. J'avais des idées nouvelles. Par exemple, chaque mardi avant-midi, j'allais jardiner avec toute ma classe. La ville nous avait accordé un bout de terrain là où se trouvent actuellement les terrains de tennis<sup>232</sup>. Chaque élève avait sa partie à cultiver et nous y allions chaque semaine. Les cours théoriques se donnaient sur base des observations que les élèves avaient faites lors de ces journées de travail hors de l'école ou des promenades que j'organisais (Me J., institutrice, née en 1905).

J'ai fait mon école gardienne au Béguinage. J'ai suivi ensuite les cours à l'École communale, ensuite au Collège, puis au Petit séminaire de Basse-Wavre (Mr A.M., prêtre, né en 1897).

## LES CROYANCES : LA VIE RELIGIEUSE

### Le clergé et les rites

Il y avait messe le dimanche. C'était un événement. Il y avait beaucoup plus de messes [que maintenant]. Pour communier, on allait à la messe de 7h00 parce qu'il fallait être à jeun depuis minuit. Après, on retournait à la grand-messe. Donc, deux messes le dimanche. Mais il y avait toujours quelques pressés qui partaient après la communion. À la sortie de la messe de 11h00, il y avait foule et les gens barbotaient<sup>233</sup> entre eux. Presque tout le monde allait à la messe le dimanche.

Le curé était perçu par la population comme un vrai prêtre. Il s'occupait de tous ses paroissiens. Il allait voir ses malades, ses pauvres. Il faisait le catéchisme. Il était à la disposition des fidèles dès six heures du matin. Il était vraiment au service de l'Église, beaucoup moins charlatans, beaucoup moins bavards que maintenant. À la collégiale, il y avait un doyen et deux vicaires. Dans toutes les paroisses, il y avait le curé et un ou deux vicaires. Le prêtre animait aussi le patronage et les congrégations de fidèles<sup>234</sup>. Il y avait aussi des curés originaux. Il y en avait un qui surveillait le parc. C'était un vieux retraité : l'abbé Froment. Il y en avait aussi qui soignaient les malades avec des plantes, des tisanes. À cette époque, tout était un peu empirique<sup>235</sup>. Leur rôle n'était pas celui d'un chirurgien<sup>236</sup> de maintenant. Ils rendaient service avec les moyens du bord. Vers 1910, j'ai été assez gravement malade et j'étais soigné par un vicaire. On pouvait compter sur les prêtres pour un service public ou populaire.

---

232 Probablement les terrains de tennis qui se situent au parc de la Dodaine.

233 Belgicisme : « bavarder, rabâcher, radoter ».

234 Lire : « des confréries pieuses ouvertes aux fidèles ».

235 Lire : « en se fondant sur l'expérience acquise ».

236 Lire : « médecin ».

Concernant les fêtes religieuses, il y avait les missions. Tous les 10 ans, des prêtres étrangers venaient prêcher la mission. Parmi eux, il y avait toujours un rédemptoriste<sup>237</sup> qui parlait de l'enfer. Il parlait tellement fort qu'on en avait peur. Il y avait aussi un jésuite, plus cultivé, qui donnait un sermon valable<sup>238</sup>.

Il y avait abondance de bougies et de fleurs dans les églises. Il y avait aussi beaucoup de processions (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

Les curés étaient plus nombreux [qu'aujourd'hui] et ils s'occupaient plus de tout. Il y avait les patronages, le catéchisme donné par le vicaire. De temps en temps, un monseigneur<sup>239</sup> venait. Il fallait aller deux ans au petit catéchisme et au grand catéchisme, une à deux fois par semaine, pour préparer la communion solennelle. Maintenant, ce sont des dames comme mademoiselle de Bayot qui font le catéchisme. Les curés visitaient les paroissiens. La première messe était à 6h00. Pas de messe le samedi soir. Il y avait des couvents : celui des sœurs blanches, des sœurs grises. Il y avait les marianistes<sup>240</sup>. Ils ont été s'installer à Rome après la guerre de 1940. Pendant la guerre de 1940, on pouvait aller à la messe chez eux parce qu'à la collégiale on ne savait plus dire la messe. On est [aussi] resté sans dire la messe à l'église Saint-Nicolas. On allait chez les sœurs conceptionnistes<sup>241</sup>, qui sont parties elles aussi<sup>242</sup>. Dans chaque paroisse, il y avait un curé et deux vicaires. Au collège épiscopal<sup>243</sup>, tous les professeurs étaient des prêtres. L'abbé Ferrière a été le premier directeur (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

Il y avait beaucoup de prêtres. À la collégiale, il y avait le doyen et deux vicaires. À l'église Saint-Nicolas et à l'église du Saint-Sépulcre, il y avait un curé et un vicaire. En 1940, il y a eu la destruction de la collégiale et le couvent des Conceptionnistes fut ouvert au culte (Mme M., couturière, née en 1901).

Les baptêmes se déroulaient très vite après les naissances. Les accouchements se faisaient généralement à domicile et c'est l'accoucheuse qui portait l'enfant sur les fonts baptismaux.

Les enfants se préparaient à la première communion, mais pas avant 10 ans accomplis. S'il manquait un an, la communion était reportée à l'année suivante. Le catéchisme se faisait à l'église et était donné par le curé. Le vicaire le donnait aussi. Dans certaines écoles religieuses, le catéchisme était donné par des sœurs. Sœur Adélaïde, par exemple, faisait le catéchisme à l'école du Béguinage. Quand un enfant se préparait pour la communion, il devait aller à la grand-messe du dimanche puis il devait assister aux vêpres et après il avait encore une leçon de catéchisme. À l'approche du jour de la communion, l'enfant devait suivre une retraite de préparation qui durait trois jours. La coutume, à ce moment, voulait que chaque enfant offre un cierge à la paroisse. Quelques magasins vendaient des cierges. On les vendait

---

237 Membres de la congrégation masculine du Très-Saint-Rédempteur, fondée par l'Italien Alphonse de Liguori en 1732. Cette congrégation est composée de prêtres prédicateurs et missionnaires chargés d'évangéliser les humbles dans les campagnes et dans les villes.

238 Lire : « intéressant ».

239 Lire : « l'évêque rendait visite à ses diocésains ».

240 Membres de la Société de Marie, congrégation masculine fondée en 1817 à Bordeaux. Cette congrégation se donne pour objectif d'enseigner la foi aux enfants et aux jeunes adultes.

241 Membres de l'ordre féminin de l'Immaculée Conception, fondé par la Portugaise Béatrice da Silva à la fin du XVe siècle. Ce sont des religieuses cloîtrées et contemplatives.

242 En 1972.

243 Le Collège Sainte-Gertrude.

au poids. Le jour de la communion, l'enfant assistait à la grand-messe, qui se déroulait à 9h00 à la collégiale. Il ne pouvait évidemment pas déjeuner. Il fallait être à jeun pour communier. Après-midi, l'enfant devait assister aux vêpres. Les jeunes filles se consacraient à la sainte Vierge. Tous recevaient un souvenir qu'ils pouvaient encadrer. Quelque temps après, ils étaient confirmés. La confirmation était prodiguée tous les deux ans par l'évêque. On n'était donc pas toujours confirmé le jour de la communion. Les plus braves pouvaient suivre le catéchisme dit de persévérance. Ils étaient libres. Ils pouvaient prolonger leur formation religieuse tant<sup>244</sup> qu'ils le souhaitaient.

À cette époque, il existait des confréries pieuses dédiées à la sainte Vierge pour les jeunes filles, à saint Joseph pour les garçons et à la sainte Famille pour les ménages. Les jeunes filles, par exemple, se réunissaient à la chapelle de l'école du Béguinage ou du Sacré-Cœur et chantaient des cantiques. Cela figurait comme supplément des messes<sup>245</sup>.

La paroisse occupait un curé et deux vicaires. Les vicaires avaient une semaine de garde et donnaient le catéchisme. Ils visitaient les familles, connaissaient tous leurs problèmes et essayaient de les aider dans la mesure de leurs possibilités.

À cette époque, on pratiquait des dévotions : l'Heure sainte<sup>246</sup> par exemple. Il fallait se confesser tous les premiers vendredis du mois. On priait et on méditait. Cela se faisait à l'église.

À la messe, il fallait se tenir convenablement, car l'ordre était assuré par le « Suisse », sacristain en redingote et houppelande qui surveillait l'église et faisait un peu peur aux enfants. La messe se disait en latin, dos aux fidèles. Ceux-ci communiaient au banc de communion, mais sous le banc (Mr A. M., prêtre, né en 1897).

## Les cérémonies et les fêtes

Il y avait aussi et surtout les enterrements. On se déplaçait rarement en temps normal, mais quand il y avait un enterrement, il fallait organiser toute une expédition et ça tournait en minibeuverie.

Comme fête à Nivelles, il y en avait énormément. Le Tour Sainte-Gertrude est toujours une grande fête. Je ne m'explique pas le phénomène du Tour Sainte-Gertrude. Qu'est-ce que les gens viennent faire ? Il faut donc qu'il soit resté un pôle d'attraction pour les gens de toutes les couleurs politiques. Quelle autre manifestation amènerait cinq mille personnes à faire 14-15 km [à pied] ? Il y a donc quelque chose de plus qui attire et je crois que rares sont ceux qui font le Tour sans penser au moins une fois à sainte Gertrude. Je connais des gens bien en place, libres penseurs, et qui sont émus devant certaines manifestations de sainte Gertrude. Cette attraction date du XVIe siècle.

Comme autres fêtes, il y en avait beaucoup plus. En 1913, il y a eu un cortège pour le centenaire de sainte Marie<sup>247</sup>. Toutes les familles étaient représentées dans le cortège. Il y avait des lanternes vénitiennes à toutes les façades, des arcs de triomphe à tous les carrefours. Il y a eu le centenaire de la Belgique en 1930. C'était un cortège extraordinaire (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

---

244 Lire : « aussi longtemps ».

245 La présence à ces animations était comptabilisée dans l'évaluation de la formation religieuse.

246 Apparue vers 1830, l'Heure sainte est un exercice de dévotion d'une heure consacrée à prier silencieusement ou à haute voix en méditant sur la peine éprouvée par Jésus lors de sa crucifixion.

247 Septième centenaire de sainte Marie d'Oignies, 23 juin 1913.

En 1913, je me rappelle le cortège en l'honneur du sixième ou septième centenaire de sainte Marie. Sainte Marie habitait rue de Mons, mais maintenant cela n'existe plus. Sainte Marie, dans son jeune temps, soignait les lépreux. Cette fête de 1913 m'a beaucoup frappée<sup>248</sup>. Il y avait un cortège et une pièce de théâtre. C'était un 23 juin. À cette occasion, le cardinal Mercier est venu. Je participais au cortège. Marguerite Vanpée faisait sainte Gertrude : c'était la grand-tante de l'actuel notaire Vanpée<sup>249</sup>. Elle n'était pas religieuse, mais pour finir elle s'est faite religieuse. J'étais en classe<sup>250</sup> à cette époque et toutes les écoles participaient [au cortège]. En 1930, on a fêté le centenaire de la Belgique. Il y a eu des cortèges, mais je ne me rappelle plus. Je n'allais déjà plus en classe. Je ne sais pas si ces cortèges étaient organisés par la ville. Je crois que le conseil communal y était, mais je n'en suis pas sûre. Je me rappelle aussi – je devais avoir six ou sept ans – de la nomination de l'abbé C. Leclercq. Il a été d'abord vicaire. Il y avait une ancienne église rue Namur et il était vicaire là-bas. Puis, on a donné un terrain et on a construit la nouvelle église du Saint-Sépulcre. L'abbé Leclercq a toujours vécu chez sa mère, près de l'ancienne église. C'est pour cela que la cure se trouve rue Namur. À sa nomination, il y a eu un cortège que j'ai été voir avec ma mère. Au mois de juin, il y avait la grande procession du Saint-Sacrement. Il y avait procession à l'église Saint-Nicolas et à l'église du Saint-Sépulcre. Chaque église avait sa procession. Pour l'occasion, on blanchissait les façades, on grattait la verdure des chemins<sup>251</sup> parce qu'on ne connaissait pas l'herbicide, on mettait du sable blanc, des fleurs aux fenêtres. Maintenant, ce n'est plus possible à cause des embarras de circulation. La police pourrait encore s'occuper de cela : on bloque bien la circulation pour les fêtes, les courses sportives, etc., mais elle n'a plus envie de le faire (Mlle H., secrétaire, née en 1899).

Le Tour Sainte-Gertrude a toujours été important. Je n'allais pas à la messe, mais je faisais le tour (Mr J., ouvrier, né en 1906).

On fêtait également avec faste la semaine sainte. Le jeudi saint, les prêtres portaient la communion aux personnes malades. La foule accompagnait et priait. Les hommes portaient le flambeau. Il y avait de belles processions religieuses à cette époque. Notamment la procession du Saint-Sacrement<sup>252</sup>, qui était magnifique. On dressait un autel illuminé sur la Grand-Place. Il était fleuri. Il y avait une chorale permanente. Le prêtre bénissait alors la foule. Toute la Grand-Place était remplie [de monde]. Dans la procession figuraient même les communiantes. Chaque paroisse avait sa procession, organisée à des dates différentes. C'était toujours des événements extraordinaires (Mr A.M., prêtre, né en 1897).

## Les croyances populaires

Les superstitions, on ne sait pas quand ça commence et quand ça s'arrête. À Nivelles, on n'a jamais cru dans l'existence de lieux maudits, ni à la pratique de faire du mal en piquant des épingles. Ce qui frise la superstition, c'est le bâton de sainte Gertrude utilisé pour chasser les rats et les souris. Moi, je dis toujours que si vous avez un bâton de sainte Gertrude et du

---

248 Lire : « m'a laissé un fort souvenir ».

249 Jacques Vanpée (1913-1989).

250 Lire : « j'étais écolière ».

251 Lire : « on arrachait les mauvaises herbes ».

252 Procession de la « Fête-Dieu », le premier dimanche du mois de juin.

grain empoisonné à côté, ce sera plus efficace. Il ne faut pas rabaisser sainte Gertrude avec des foutaises pareilles. L'eau de sainte Barbe<sup>253</sup>, est-ce de la superstition ? Pourquoi une source n'aurait-elle pas la même efficacité ailleurs ? Tout est relatif. Où s'arrête la superstition ? Au Pays de Charleroi, c'est nettement différent, on croit au pouvoir des plantes. On allait en pèlerinage à Ittre, à Bois-Seigneur-Isaac, à Hal (Mr D., dessinateur industriel, né en 1900).

On allait souvent pèlerinage. On allait à Monstreux, à Sainte-Apolline quand on avait une rage de dents. Les femmes qui attendaient famille allaient à Thines prier sainte Marguerite, Notre-Dame des femmes enceintes. On allait souvent à Bois-Seigneur-Isaac [à la chapelle du] Saint-Sang pour toutes les maladies du sang. Dans tous ces lieux de pèlerinage, il y avait des petites baraques<sup>254</sup> où l'on vendait des ex-voto. On y allait en tram ou à pied. Il y avait un grand pèlerinage à Hal. C'était le lundi de la Pentecôte et c'était suivi d'une grande fête. On allait parfois à Hal à pied en pèlerinage (Mme M., couturière, née en 1901).

Je connais le passage secret par où passait sainte Gertrude pour aller soigner les gens. Il y avait tout plein de souterrains qui allaient de la collégiale jusqu'aux campagnes. Il y a même l'entrée d'une caverne du côté du moulin Godron<sup>255</sup>. On a déjà été visiter ces souterrains. Il paraît qu'il y aurait un trésor. Mais maintenant, ces souterrains n'existent probablement plus à cause des travaux [de construction] des autoroutes (Mr J., ouvrier, né en 1906).

---

253 Chapelle du faubourg de Mons dont la source était utilisée pour soigner les plaies aux jambes et les maux d'yeux.

254 Lire : « échoppes ».

255 Le moulin de Godron, sur la Thines, au nord-ouest de la ville.

# Table des matières

<b>LE CADRE DE VIE</b>	<b>9</b>
La ville et ses transformations	9
La voirie	10
L'éclairage public	10
Les habitations et leurs équipements	11
<b>LES HABITUDES DE VIE</b>	<b>13</b>
Les repas	13
Le prix des aliments	14
Les lieux d'approvisionnement	15
La conservation des produits	16
Le pain	17
Les spécialités culinaires nivelloises	17
Les lessives et les nettoyages	18
Le coût de la vie	19
L'habillement	20
La santé	21
Les déplacements	23
<b>LE TRAVAIL</b>	<b>24</b>
La carrière professionnelle	24
L'industrie et le commerce	29
<b>LES LOISIRS</b>	<b>30</b>
<b>LES RELATIONS D'AFFECTION : LA FAMILLE</b>	<b>36</b>
<b>LES RELATIONS D'AGRESSIVITÉ : LA GUERRE</b>	<b>37</b>
<b>LES RELATIONS D'AUTORITÉ</b>	<b>39</b>
La vie politique	39
Les services publics	39
<b>LA TRANSMISSION DU SAVOIR</b>	<b>40</b>
La langue	40
L'information	41
L'enseignement	42
<b>LES CROYANCES : LA VIE RELIGIEUSE</b>	<b>46</b>
Le clergé et les rites	46
Les cérémonies et les fêtes	48
Les croyances populaires	49